

CINÉMA

L'esprit de Paris sur les films du Monde



GRETA NISSEN, vedette Fox-Film.
Photo Hal Phye.

Revue mensuelle
N° 2

Prix : 4 fr.

L I S E Z
"ICI PARIS"

REVUE MENSUELLE DE LA GAIETE,
DU CHARME ET DE L'ESPRIT

Vous y trouverez des contes,
des reportages, des échos,
des indiscretions, des chroniques
signés par Paul Reboux, Paul
Achard, Emmanuel Bourcier, Jean
Dorsenne, Boisyvon, Epardaud,
Ewald, etc.

40 pages en héliogravure

"ICI PARIS"

est un plaisir des yeux, un repos
de l'esprit et vous admirerez ses
belles photos.

4 fr. EN VENTE PARTOUT 4 fr

Demandez le
Recueil des

Chansons
d'Amour
de Maurice Boukay

Prix : 12 frs

En vente :
Aux Editions Henri FRANÇOIS
9, Avenue de Taillebourg
PARIS (XI*)

Tél. DIDEROT 88-40, 41, 42

Achetez

Paris
Sex - Appeal

Le Magazine le plus parisien

Participez au concours de la
Vénus 1934. Nombreux prix

SON SOMMAIRE :

Week-End parties. - Invrai-
semblable et pourtant. - Le
sex-appeal des statues. - Le
cas de Francisque. - Amour,
alcool, argent. - Chez le pho-
tographe. - Évasion man-
quée. - Les derniers salons
où l'on cause. - Etc., etc.

4 frs En vente partout 4 frs

Si vous voulez connaître la vie privée des
grandes vedettes de l'écran achetez la
Collection des

VEDETTES FRANÇAISES

VOLUMES DÉJA PARUS :

Marcelle CHANTAL

par Edmond EPARDAUD
Préface d'André LANG

Fernand GRAVEY

par BOISYVON

Albert PRÉJEAN

par Louis SAUREL

En Vente aux Editions Henri FRANÇOIS
9, Avenue de Taillebourg, PARIS (XI*)

Le volume 5 fr. Les 3 volumes 12 fr. contre remboursement

ABONNEMENTS

Un an
France et Colonies .. 40 fr.
Etranger .. 60 fr.

PUBLICITE

Technos-Publicité
13, rue Montyon
Tél.: Prov. 51-66

CINÉMA
L'esprit de Paris sur les films du Monde

REDACTION
ADMINISTRATION

9, av. de Taillebourg
PARIS (XI*)

Téléphone :
DID. 88-40, 41 et 42

Ch. P. Paris 1080.73

R. C. Seine 277.723

NOUVELLE SERIE — N° 2

REVUE MENSUELLE.

MAI-JUIN 1934



Albert PREJEAN et Marie GLORY dans une charmante scène de Paquebot Tenacity.



Un curieux ensemble de **Wonder Bar**.

SOMMAIRE

Histoire et Fantaisie ne sont pas synonymes.
Par Louis SAUREL.

La drogue à l'écran.
Par Jacques DARMANE.

Indiscrétions.
Reportage-enquête de Jean-Charles REYNAUD.

Christiane Delyne l'optimiste.
Par R.-G.-A. GRUN.

Silence ! On tourne !
Par Odile CAMBIER.

« Parlez-moi d'amour » sur l'écran.
Par Robert DERAIMES.

Comment j'ai débuté dans le dubbing.
Par BOISYVON.

La grande pitié des figurants.
Par Géo BOSCH-STEIN.

Le nouveau film allemand.
Par Jean LENAUER.

Le Cinéma à Londres.
Par WHITEMAN.

La vie à Hollywood.
Par Betty GRAY.

Plus fort que le nu !
Par Jacques FELINES.

Barbara ou le marivaudage californien.
Par Maurice DEKOBRA.

Est-il vrai que le public ne prend plaisir qu'aux films rigolos ?
Par Edmond EPARDAUD.

Nos Critiques.
Par Marcel LAPIERRE, Pierre AUTRE, Géo BOSCH-STEIN, J.-B. ETIENNE et G. d'HERVILLIEZ.

La reine Christine.
Par Jacques DERISTEL.

Casanova.
Par Henri LANNES.

Marcelle Chantal.
Par Gisèle de BIEZVILLE.

Les Disques.
Par Madeleine ORTA.

Le vrai visage de la légion.
Par Pierre GENEL.

Boîte aux Lettres.

Au fil des jours

Histoire et Fantaisie ne sont pas synonymes

AINSI qu'à l'époque romantique, l'Histoire, aujourd'hui est à la mode.

Nombre d'écrivains abandonnent leur genre favori pour composer des « vies romancées » de personnages historiques. Le théâtre a suivi ce mouvement de retour vers le passé. L'Atelier a connu des soirées triomphales avec **Richard III**, la Comédie-Française joue depuis plusieurs mois **Coriolan**, et, chose presque incroyable ! fait maintenant de bonnes affaires. L'authentique et tragique **Affaire Pranzini** a connu un regain d'intérêt sous les feux de la rampe, etc..., etc...

Le cinéma n'est pas resté en dehors de ce mouvement.

Successivement, nous avons vu à l'écran **Les Trois Mousquetaires**, **Casanova**, **La vie privée d'Henri VIII**, **L'Agonie des Aigles**, **Volga en flammes**, **La reine Christine** (de Suède)... Et on nous annonce **La Valse de l'adieu** (film sur Chopin), **Mozart**, **Cartouche**, **Robert Macaire**...

Voilà de quoi combler les amateurs de films historiques ! Mais que vaudront ces films au point de vue historique ?

Au cinéma, surtout à Hollywood, on a trop souvent tendance à confondre Histoire avec Fantaisie. Souvenez-vous de la façon assez étrange dont la cour de France à l'époque de Louis XIII était dépeinte dans **Les Mousquetaires du Roi** dont nos paysans étaient évoqués dans **La grande parade**, dont le prince Youssouf, meurtrier de Raspoutine, était figuré dans **Raspoutine et sa cour** ?...

Ces erreurs ne proviennent pas toujours des services de documentation attachés aux firmes, mais bien des directeurs mêmes de ces firmes. La plupart de ceux-ci n'ont pas encore compris que le cinéma est un art. Ils ne voient en lui qu'une attraction pour le public populaire, très proche des spectacles qu'organisait Barnum autrefois.

Ce qu'il faut au public yankee — qui constitue leur principal débouché — c'est, pensent ces businessmen, du pittoresque, du mouvement, des effets toujours nouveaux de mise en scène.

Qu'importe donc que la couleur locale soit fautive pourvu que ce pittoresque de music-hall frappe le spectateur !

Aussi, soit par ignorance, soit délibérément, par souci de pittoresque à tout prix, nombre de réalisateurs américains produisent des films pseudo-historiques. **A l'Ouest rien de nouveau**, **Notre-Dame de Paris**, **Intolérance** et **Le Patriote** sont d'heureuses et rares exceptions, des reconstitutions qui méritent bien ce nom.

Il y aurait lieu, en effet, dans un intérêt général, de préciser sur les affiches de cinéma si un film est

une fantaisie historique ou une véritable reconstitution. La question est d'importance.

Le cinéma agit sur un énorme public, l'instruit et l'éduque à son insu. Si un film dit historique est une reconstitution exacte, il donnera aux spectateurs d'utiles connaissances. Sinon, il faussera toutes celles qu'ils possédaient déjà... à moins qu'ils ne soient prévenus qu'ils se trouvent en présence d'une pure fantaisie cinématographique : quelque chose de semblable aux romans de cape et d'épée de Michel Zévaco.

C'est là que nous voulions en venir : la délimitation exacte des genres.

Elle existe en littérature : un livre d'Albert Sorel, d'Aulard ou de Mathiez est présenté comme une étude historique, tandis que telle ou telle « vie romancée » d'un personnage historique est classée par les éditeurs dans les ouvrages romanesques.

Pourquoi ce qui existe en littérature ne pourrait-il pas être appliqué au cinéma ?

Il n'y a aucun déshonneur à composer une œuvre romanesque inspirée de faits historiques. C'est le droit de tout écrivain, de tout auteur de films. Mais c'est, semble-t-il, une supercherie de vouloir faire passer un film pour ce qu'il n'est pas.

Un peu de franchise et moins de tam-tam ne nuiraient pas au cinéma.

Louis SAUREL.

Greta CARBO dans sa création très fantaisiste de **La reine Christine**.



LA DROGUE A L'ÉCRAN

ou la Mort en poudre

LENTES mais sûres les drogues intoxiquent les pauvres détraqués qui ne peuvent se passer de leur poison quotidien. Opium... Morphine... Cocaïne... Héroïne et autres succédanés ternissent petit à petit le teint, puis rongent les cartilages et les os, puis un soir, on s'endort pour toujours... Fini... La camarade vient de saisir entre ses bras décharnés une loque qui fut un homme ou même une femme...

Sans volonté, on veut oublier les réalités odieuses de la vie, on se laisse traîner dans une fumerie, où, sur des nattes inconfortables et mieux encore sur des lits de bois, des gens gisent et rêvent tout haut, pendant que le grésillement de la boulette d'opium crachotte dans l'air lourd.

On essaye...

Pouah, que c'est âcre !...

— Ce n'est que cela la drogue !...

— Fume donc une autre pipe, la première est toujours aussi mauvaise que la première cigarette...

Le boy saisit dans la boîte une petite pillule noire avec une longue aiguille... La flamme de la lampe s'avive un instant... La deuxième pipe est goulûment aspirée... Une troisième... On est pris... On fume... On a fumé, on fumera encore... A moins que l'opium ne suffise plus...

Alors, on se tourne vers la poudre blanche, la « neige », la coco... Plus tard ce sera l'héroïne...

Plus tard ce sera le cabanon ou la tombe...

Combien en ai-je rencontré de ces lamentables êtres aux yeux brillants qui sont toujours prêts à n'importe quelle bassesse pour une pincée de coco...

Il existe des lois qui en réglementent la vente (uniquement autorisée dans des buts médicaux), mais on s'est organisé autrement, et pour beaucoup, les lois sont de belles filles qu'on ne soumet qu'en les violant.

Le groom d'un établissement de Montmartre, gosse vicieux et inquiet, qu'une croissance trop rapide a travesti en homme, sait fort bien où trouver de la drogue, il en vend à ses clients habituels ; et la préposée aux lavabos de la boîte voisine en reçoit également une provision qu'elle tient d'un demi-grossiste.

A l'heure actuelle, Paris en contient plus qu'Hambourg, ce qui n'est pas peu dire, car c'est de ce port allemand que sont partis les plus gros envois pour les Etats-Unis. Des chargements d'une tonne que l'on camouflait habilement dans une cargaison de... mettons pommes de terre ou tout autre produit agricole ou alimentaire ont franchi la « mare aux harengs ».

Le monde consomme de la drogue dans des proportions effarantes. A Paris on en vend et on en prend ; à Marseille, à Barcelone, aux Baléares où on en fabrique même, en Egypte, partout on s'intoxique. Mais les plus gros clients sont restés en Amérique du Nord.

Pour corser un cocktail, au temps de la prohibition, il n'était pas rare d'y adjoindre une pincée de coco ; tant pis si le consommateur, cocaïnomanie invétéré en mourait pour avoir pris une dose trop forte !... Prendre ça ou du vitriol adouci dans un sirop de grenadine, peu importait aux patrons de certains « speakeasies » !...

Et puis il y avait d'autres clients à servir : les hivernants de Floride ou de Californie... et puis aussi quelques intoxiqués d'Hollywood...

La drogue a pénétré partout, sournoisement elle s'est infiltrée dans les milieux les plus différents. A l'ombre de la lumière crue des sunlights de la capitale du film, la poudre ne devait pas tarder à s'insinuer.

Pour corser les sensationnelles « parties » de certaines actrices, ne craignant pas d'user d'une publicité scandaleuse, un de ces innombrables pique-assiettes, comme on en voit toujours dans le sillage des stars, propageait la drogue dans ce milieu déjà frelaté et gaté par l'admiration imbécile de la foule.

Telle reine de l'écran, au regard langoureux et pervers, en goutta un soir de cafard. Depuis, elle est devenue esclave de son vice et son metteur en scène le sait d'autant mieux qu'il lui en procure. C'est l'explication de cette collaboration désor-

mais fameuse. Une fois, la star voulut se passer des bons offices du maître. Tant pis pour elle, il l'abandonna et le dernier film où elle parut, sous la direction d'un autre réalisateur, fut terriblement critiqué. Elle essaya de se passer de son poison... Rien n'y fit et comme le chien de l'écriture « retourne à son vomissement », la vamp tourne actuellement avec son pourvoyeur habituel...!

Un metteur en scène courageux, filma, un jour une vie de gangster. **Scarface** est une biographie romancée de la vie d'Al Capone mélangée à certains épisodes de Jack Diamond. Le succès fut d'autant plus grand aux Etats-Unis que le roi du crime de Chicago venait d'être mis sous les verrous.

Essayera-t-on de filmer le trafic des drogues ?

J'en doute, car les trafiquants n'aiment pas que l'on vienne mettre le nez dans leurs affaires.

— Pourtant, n'a-t-on pas projeté **Stupéfiants** ?

D'accord.

Mais était-ce une étude exacte ?

Même pas une belle histoire du genre de **Scarface**. Et le scénario à tirer de ce sujet est plutôt vaste et mouvementé.

Les vedettes de ce film sont faciles à découvrir ; il y en a d'authentiques, et il est toujours aisé, au montage, de prendre quelques mètres des actualités mondiales, on y trouvera toujours, dans les personnages officiels de la politique ou du monde des gens dont les noms réunis, formeront une affiche de « super-grandeur »...

Seulement...

Il y a un seulement. Les marchands de drogues hausseront les épaules à l'annonce d'un reportage filmé sur leur trafic ; puis ils interviendront... Et les intoxiqués qui forment une sorte de franc-maçonnerie, dont les ramifications s'étendent très loin, seront de bons agents d'information et avertiront leur marchand habituel du danger probable, par crainte d'être privés de leur ration quotidienne. L'alerte sera donnée ; on vérifiera ces renseignements ; si par malheur ils sont trop exacts... Tant pis pour celui qui les détiendra et voudra les rendre publics...!

Tant que le monde sera aux mains des mouchards et des repris de justice les drogues seront un sujet sacro-saint auquel il est prudent de ne pas toucher !

On ne peut empêcher de savoir la vérité, mais il est facile d'en interdire la publication.

La diffusion des moyens de transport de la coco est faite par les journaux, chaque fois que l'on arrive à pincer une grosse affaire. Une fois le truc grillé, on en trouve un autre, mais une étude vraie sur les trafiquants est extrêmement difficile et même dangereuse pour ceux qui veulent savoir.

Si quelque millionnaire névrosé veut se détraquer la santé avec des drogues, cela le regarde, ne manquez-vous pas de m'objecter. La cocaïne et autres stupéfiants coûtent les yeux de la tête...

Soit, mais il y a des poisons de ce genre moins chers qui tuent tout aussi bien : le « kif » et le « haschich » qui intoxiquent chaque année des millions d'individus. Plus spécialement en Algérie, au Maroc et en Egypte où, dans ce dernier pays 500.000 personnes furent victimes du « haschich ». Et c'étaient tous des « fellahs », des gens du peuple...

La lutte a commencé et grâce à Russel-Pacha, le préfet de police du Caire, le nombre des trafiquants diminue de la terre des Pharaons... Ils se sont réfugiés à Constantinople, certains à Darmstadt, en Allemagne, d'autres en Suisse, comme le docteur Hefti, actuellement en prison. Enfin une grosse partie a trouvée asile à Paris, où ils remercient la France de son hospitalité en empoisonnant le monde.

Paris est aujourd'hui un des plus gros marchés d'exportation



Photo Piaz.

Jusqu'où peut conduire l'usage de la drogue !

de coco, mais c'est de Stamboul que vient le danger. Il y existe actuellement trois usines de narcotiques qui, d'après les statistiques officielles, fabriquent une moyenne de 1.000 kilogs par mois, alors que le besoin mondial n'est que de 350 kilogs environ.

La Société des Nations s'occupe activement, dit-on, de la répression du trafic des stupéfiants.

Ne pourrait-on pas l'aider par une propagande cinématographique ? L'écran est une arme excellente quand on sait s'en servir.

Un documentaire sur ce sujet dangereux ne manquerait pas d'obtenir un succès considérable et nous changerait des inepties auxquelles certaines firmes nous ont habitués.

Le metteur en scène de cran...

Mais il n'en manque pas en France et ailleurs. Ce serait un bon film et une œuvre utile.

Jacques DARMANE.



■ INDISCRÉTIONS ■

Un remède bien simple.

Tout est trop cher dans le cinéma, la pellicule, le tirage, le studio, les artistes, les opérateurs, le prix des places dans les établissements.

Un fort mouvement se dessine actuellement pour ramener le prix des fauteuils à ce qu'il était avant la dernière augmentation laquelle remonte à plusieurs années. Ce serait une diminution d'environ 25 0/0 qui serait fort bien accueillie par le public.

Et qui sait, l'exemple, venant des directeurs, serait peut-être suivi par les fabricants de pellicule, les propriétaires des studios, les artistes, etc. Tout se tient : les films coûtant moins cher pourraient être loués meilleur marché aux directeurs qui ainsi pourraient diminuer à coup sûr le prix de leurs places.

Mais sans doute est-ce trop simple !

Le secret de la réussite.

J'ai vu un directeur intelligent. Pendant l'entr'acte il allait de groupe en groupe, demandait l'impression des clients, discutait au besoin avec eux des mérites du film — une bonne comédie — qui figurait en première partie.

A l'issue du spectacle il se tenait sur le seuil de sa maison, s'informait encore de la réaction opérée par le grand film, annonçait aux habitués le programme de la semaine suivante.

Résultat : les recettes de ce directeur intelligent et actif se sont maintenues au taux de l'an dernier malgré une aggravation considérable de la crise, alors que celles du concurrent moins avisé baissaient de 50 0/0.

Charles Boyer... Hayakawa.

Il faut être franc. Charles Boyer qui est un très grand artiste ne fit pas la création géniale que l'on a dit dans **La Bataille**. Paralysé par un maquillage trop épais il ne put donner d'autre expression que celle de l'impassibilité. Et sa mort dans la scène du combat naval ne nous donna pas un seul instant le frisson du pathétique.

Souvenons-nous de la même scène jouée par Sessue Hayakawa dans **La Bataille** réalisée en muet. Ça, c'était du drame !

Y avez-vous songé ?

La Symphonie Inachevée est un très joli film dont la puissance de séduction sur le public est souveraine.

Mais avez-vous songé à ce qui serait arrivé si un scénariste français avait porté le même scénario à un éditeur français ? Nous frémissons rien que d'y penser. On l'eût traité d'innocent. Ne parlons pas du scénario de **Back Street**. On eût traité son auteur de fou !

Une idée originale !

C'était vraiment une idée originale que celle de ce film documentaire qui devait représenter dans la rapidité synthétique de quelques mètres de film, l'existence d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ce film a été commencé. Qui pourra nous dire ce qu'il est devenu ?

En effet, il y a quelques trente-cinq ans, la mise au monde d'un bébé a été prise sous l'objectif et tous les mois le jeune enfant fut recinématographié... Ce fut d'abord le jeune être vagissant, puis le garçonnet, l'éphèbe, l'adulte... A intervalles réguliers, M. Jules-Edouard Blème — héros de ce documentaire — était convoqué dans le studio. Il devait prendre devant l'appareil la dernière attitude du mois précédent et faire quelques mouvements faisant valoir sa plasticité.

Il est évident que si l'on imagine un tel film tourné à l'accélééré, on doit obtenir un résultat prodigieux, puisque l'on verra un être humain grandir et évoluer en quelques secondes...

L'on pourrait aussi concevoir un tel film tourné à l'envers et le résultat serait encore beaucoup plus extraordinaire !

Quel est celui de nos lecteurs qui pourra nous donner des renseignements sur le film évolutionniste, si l'on peut ainsi s'exprimer, qui avait pour sujet M. Jules-Edouard Blème ?

Mariages, divorces...

Les stars de Hollywood paraissent apprécier tout autant le mariage que le divorce. Eprouvent-elles le besoin de légitimer leurs amours, ou bien obéissent-elles à la préoccupation, plus matérielle, de s'assurer une confortable retraite pour le jour où Hollywood fera preuve à leur égard de moins de générosité ?

Toujours est-il que la fameuse Pola Negri, qui fit tant et si souvent parler de ses démêlés sentimentaux, si l'on peut ainsi dire, va de nouveau convoler en justes noces. Mais cette fois-ci il ne s'agit plus de prince... si ce n'est d'un prince de la finance.

La belle vedette va, en effet, épouser le fameux Mac Cormick qui, lui non plus, n'en est pas à sa première union légitime. L'on se souvient que ce milliardaire avait épousé une cantatrice, Ganna Wolstia qui, aux seules fins d'obtenir des rôles, n'avait trouvé d'autre moyen que d'acheter, non seulement des théâtres, mais encore les immeubles qui les contenaient !

Pola Negri tout au moins ne sera pas obligée de commanditer les films qu'elle interprétera et ce sera toujours une économie pour M. Mac Cormick !

Ces Messieurs de la Santé.

On sait qu'on a longtemps hésité à sortir ce film qui est devenu par suite de l'affaire Stavisky d'une actualité brûlante. On a coupé certaines scènes et l'on en a refait d'autres pour satisfaire aux exigences de la censure.

Mais la raison importante dans ce retard de la sortie du film est une coïncidence assez bizarre.

Quand on tournait le film, l'escroc du film s'appelait Jules de son prénom. Or, Raimu porte en réalité ce prénom et trouva ce hasard pas du tout de son goût. Il fut donc convenu de changer le prénom du personnage. Après une longue conférence — car tout au cinéma exige des conférences sérieuses — on décida de l'appeler Alexandre.

Depuis, l'affaire a éclaté et vous pouvez imaginez qu'on n'osait pas sortir le film, avant que ce nom fatidique ait été éliminé de la bande.

La cigale ayant chanté tout l'été...

Mona Goya n'a plus d'automobile ou du moins criait-elle encore famine, ces derniers temps.

Et cependant Nancy se souvient encore de l'éblouissante et rousse artiste qui, chaque semaine, en splendide torpédo arrivait pour flirter avec le jeune L..., fils d'un très gros commerçant nancéen...

Que diable ! où donc est passée la torpédo et pourquoi faut-il que dans certains petits cafés de Montmartre, un de ses jeunes amis s'en aille à la recherche d'une « occase » pour Mona...

Faut-il maigrir pour être belle ?

Hélène Perdrières craindrait-elle vraiment de ne plus plaire à ses admirateurs ou d'en arriver à posséder un jour les charmes « somptueux » de Mae West ?

On dit qu'elle fréquente fort une clinique du dix-septième où elle se livre consciencieusement, sous la direction avisée d'un docteur très moderne, aux « merveilles de la sudation scientifique ».

Et tout cela pour maigrir de quelques grammes par semaine... Vrai, vous êtes, pourtant fort bien ainsi, Perdrières !...

A LA RECHERCHE DE JOLIES FILLES

Grand reportage enquête (1)

2. — AVEC LES VENDEUSES DES GRANDS MAGASINS

Tout léger, tout souriant, tout égayé de printemps, ainsi m'apparaît Paris en ce premier jour de mon reportage féminin. Partir à la recherche de jolies filles sous ce triple signe d'optimisme, voilà un sort bien enviable, n'est-il pas vrai ? et de quoi vous rassurer pleinement sur l'issue d'une telle entreprise. Je bénis doublement Pat Burke, cet Américain au nationalisme aveugle qui, pariant avec moi que je ne pourrais pas trouver en France des femmes aussi belles que ses compatriotes, m'a voué à une douce tâche et me devra verser l'appréciable montant de notre enjeu.

Aujourd'hui, autour de soi, toutes les femmes sont jolies. Cet avis est mien et Pierre Roull, le photographe agréablement commis à ce reportage, le partage à grand renfort de gestes évocateurs.

— Regarde-moi ces jambes !

— Et cette poitrine !

— On pourrait peut-être un peu s'occuper du visage... aussi.

— Oh ! dis donc et ce... !

Un camion bienséant absorbe dans son tonnerre le mot issu d'un enthousiasme sans vergogne.

Mais il faudrait s'organiser, établir un plan de campagne (j'allais écrire de « campagne »). J'ai décidé aujourd'hui de commencer mes investigations parmi les vendeuses des grands magasins. Pourquoi ? Parce que les grands magasins m'ont toujours semblé fortement représentatifs du Paris féminin, parce que lorsque j'étais un garçonnet et que j'accompagnais ma mère au cours de ses longues évolutions parmi les rayons chers à sa fantaisie, j'emportais, dans ma petite cervelle, des visions de « belles dames » affables derrière des amoncellements d'étoffes chatoyantes ou dans des atmosphères embaumées de flacons de parfum et de savonnettes ; parce qu'au lycée le camarade qui me paraissait le mieux instruit des choses de l'amour affichait une liaison avec une vendeuse de grand magasin.

Il est midi et nous suivons la Chaussée-d'Antin. A cette heure, l'étroite et célèbre voie est toute



Concurrente n° 1

grouillante de jeunesses qui se hâtent vers des restaurants accessibles à leur bourse, toute peuplée de sourires, de joyeux cris de libération, d'envois de jupe, toute remuante de jolies jambes agiles, de petits pieds turbulents.

Nous arrivons rue de Provence juste au moment où le réfectoire d'un magasin fameux déverse un flot de vendeuses pépiantes. Roull braque son appareil et nous sommes aussitôt entourés.

— C'est pour le cinéma, monsieur ?

— C'est, en tout cas, pour la revue « Cinéma », Mademoiselle...

— Oh ! oui, je sais, s'écrie une voix, vous faites un reportage : « A la recherche de jolies filles ».

Le cercle se resserre aussitôt attentif, curieux, fébrile, plein de convoitise.

— Dites, M'sieu, vous pourriez pas me choisir, moi... J'suis p't'être pas trop moche de visage et puis il paraît que j'ai de jolies jambes.

— Non, mais, sans blague, tu te prends pas pour Joan « Craveford » ?

Et les rires d'éclater en gerbes.

— Et moi, M'sieu !... Et moi !... Et moi !...

— C'est dommage qu'on ait si peu de temps, déplore une blonde qui, avec la mise au point d'un bon opérateur, semblerait échappée du film « Prologues »... Mais, vous comprenez, il y a quatre « tables » qui fonctionnent entre 9 h. 30 et 1 h. 30 et il ne faut pas trop lanterner si l'on ne veut pas arriver en retard...

(1) Voir notre numéro d'Avril.



Concurrente n° 2



Concurrente n° 3



Concurrente n° 4

Je prends quelques rendez-vous pour le soir, à l'apéritif, afin de ne point détourner ces jeunes filles de leur travail. Mais voici qu'un agent survient, attiré par notre rassemblement. Il a, du moins, le bon goût de parler comme tout le monde, sans une once de cet accent auvergnat-gendarmesque que les auteurs de revue imputent aux gens de sa corporation.

Tout d'abord, mes explications lui semblent suspectes. A la recherche de jolies filles ? Mais un coup d'œil jeté sur mon premier article le rassure. Il va, même, jusqu'à sourire complaisamment et à nous traiter de « sacré veinards ! » Que dis-je ? O toute puissance féminine ! Il poussa la cordialité jusqu'à nous octroyer quelques conseils :

— Il y a, pas loin d'ici, deux petits bars qui font dancing à l'heure des repas... Vous y trouverez des tas de vendeuses... Elles prennent sur le temps de leur déjeuner pour gambiller...

Il nous donna les adresses en caressant une moustache malicieuse et, après des arrêts prospecteurs, Chaussée-d'Antin, dans un restaurant qui, pour des prix modiques, débite à la fois musique et ragoûts, nous parvenons, rue La Fayette, dans l'un des bars dont nous a parlé le bienveillant représentant de l'autorité.

Le dancing est au sous-sol. Dans son espace exigü, on s'empile, on se marche sur les pieds, et l'air chaud s'alourdit d'âcres odeurs humaines. J'invite une poupée oxygénée que j'estime la plus jolie fille du rayon où peut plonger mon regard. Mais je la sens moite contre moi et si haletante que j'ai peur que le seul mot de « cinéma » ne la rende suffocante jusqu'à la pâmoison. Un éclair soudain jaillit dans ce chaos, faisant courir, sur les

danseurs, des courants convulsés. C'est Roull qui use de son magnésium. La curiosité nous enserme comme des doigts d'étrangleur. Vite, fuyons cette atmosphère apoplectique !

Le soir, l'apéritif réunit autour de moi trois jolies filles. Je crois que j'ai été vraiment bien inspiré et que le nationalisme de Pat Burke éprouverait quelque confusion si le cinéaste yankee se trouvait parmi nous. La première est une blonde radieuse aux yeux classiquement bleus, certes, mais si rayonnante de claire jeunesse qu'avec elle la banalité n'est plus qu'un mot. La seconde est spécifiquement brune, la peau chaude, mate et quelque peu duvetée, l'œil sombre, la bouche pourpre, humide et surmontée d'une ombre très légère : un fruit savoureux. La troisième manque de beauté linéaire, mais de grands yeux gris-vert mettent sur ses traits une curieuse et attirante radiation. Et de beaux seins, à toutes trois, tourmentent généreusement le corsage. Et l'on devine, sous l'étoffe légère, des corps de noble équilibre.

Elles entonnent, presque à la fois, un hymne à la gloire du cinéma qu'elles aiment, qu'elles admirent et où elles voudraient faire figure d'interprètes. Je m'emploie à les mettre en garde contre une carrière encombrée, hasardeuse, décevante, où l'attractive astronomie des sommes rémunératrices est aussi réduite que celle prestigieuse des « stars ». Mais on ne sépare pas davantage les femmes de leurs rêves que les enfants de leurs jouets.

La brune m'a dit, le regard nostalgique :

— Il me semble qu'il y a mieux à faire dans la vie que ce que nous faisons... D'abord, nous portons l'uniforme comme si nous étions enrégimentées... Notre tenue imposée est la robe noire ou bleu-

marine foncé, les chaussures noires, le col blanc ne devant pas dépasser dix à quinze centimètres de largeur... Les tissus brillants, les velours, les cols de couleur, les coiffures attirant l'attention, les décolletés un peu marqués nous sont défendus... En cas d'accroche-cœur et de rouge aux lèvres trop prononcé, l'inspecteur nous envoie au lavabo pour rectifier notre présentation... Notre vie consiste à accomplir, d'abord, deux jours d'école avant de devenir vendeuse... Nous apprenons comment on vend, comment on fait un paquet, comment on se sert du carnet d'achat, comment on fait un « notage », un « rendu »... un rendu, cette invention des grands magasins qui les admettent avec tant de facilité que nos « gueltes » s'en ressentent terriblement... Et tout notre avenir est représenté par ces trois échelons : de vendeuse, on devient deuxième seconde, puis première seconde, puis chef de rayon... C'est tout...

La vendeuse aux yeux gris-vert m'a dit, l'œil non moins mélancolique, le sourire dérisoire :

— J'ajoute que, de neuf heures du matin à sept heures moins un quart du soir, nous vivons dans la séduisante compagnie des « poteaux » choisis dans la manutention pour distribuer les numéros aux clientes, du « Père la Ficelle », inspecteur chargé de surveiller comment les vendeuses font un paquet et qui touche 0 fr. 25 par rapport, des inspectrices des vendeuses qui contrôlent notre honnêteté, des inspectrices commerciales chargées d'apprécier la surveillance des clientes et qui peuvent faire des rapports sur nous, rapports qui sont également payés, venant des unes ou des autres, l'importante somme de 0 fr. 25... Alors, vous vous imaginez leur zèle... Tel est le destin reluisant des 10.000 vendeuses ou vendeurs que nous sommes dans notre boîte...

La lumineuse blonde a fait éclater la note de son rire au milieu de ces propos moroses :

— Non, ce qu'elles sont « bêcheuses » ces deux-là !... Evidemment, ce n'est pas toujours merveilleux... Il y a les moments où l'on est « de proposition », c'est-à-dire où, par punition, on est proposée aux ventes bon marché... Il y a les « rats » ou acheteuses retardataires... Il y a celles qui « font suivre le traitement », autrement dit celles qui sont lentes à se décider... Il y a celles qui font « aller à Rouen », qu'on appelle aussi les « Varlos » parce qu'elles « varlotent » ou les « sphédiquinge première école » et qui sont celles qui font tout déballer pour rien... Mais il y a aussi des compensations... D'abord, nous ne sommes pas si mal payées puisque, dès les deux jours d'école, nous touchons trente francs par jour et nous sommes nourries... Et vous savez de quoi se composent nos repas ?... Un hors-d'œuvre, un plat garni, un légume, un fromage, un dessert... Comme boisson, du vin blanc, du vin rouge ou de la bière au choix... et si l'on veut du café, ça ne coûte

que dix centimes de supplément... Ça n'est pas si mal, n'est-ce pas, M'sieu ?

Parce qu'elle avait des rêves mesurés, parce qu'elle possédait de justes notions des réalités actuelles, parce qu'elle savait déjà trouver du bonheur dans sa vie, parce qu'elle ne risquait pas de se décider à la légère si le hasard, un jour, se présentait à elle sous une forme séduisante, j'ai inscrit la blonde radieuse en tête de mon élection féminine et je me suis imposé d'oublier les deux autres. Le lendemain, toujours en compagnie du fidèle Roull, j'ai recommencé mon travail de prospection charmante et je crois avoir été heureusement et raisonnablement inspiré.

J'estime que ma mission ne consiste pas seulement à partir à la recherche de jolies filles de chez nous mais aussi à désigner des femmes et des jeunes filles dont l'idéal n'offre point de prise aux probables meurtrissures de l'incertaine époque que nous vivons.

Jean-Charles REYNAUD.

P. S. — Je rappelle à mes lectrices et lecteurs qu'ils doivent choisir trois lauréates et nous les indiquer par lettre parmi les cinq candidates dont nous publions la photographie.



Dans notre prochain numéro, suite de notre reportage-enquête : **A la recherche de jolies filles.**

PARMI LES DACTYLOS

avec les portraits des Dactylos choisies par notre collaborateur.

Concurrente n° 5

Photos Piaz





Christiane DELYNE ne craint pas le déshabillé, loin de là.

Photo Manassé

CHRISTIANE DELYNE L'OPTIMISTE...

FOIN des entretiens sérieux par ces temps de crise. Tout le monde vous rabâche sur tous les tons la même chose : Ça va mal... ça va mal... rien ne va plus.

Pourtant j'ai découvert une vedette qui prend tout avec le sourire... un sourire éclatant, de bonheur, de franchise. C'est Christiane Delyne. Je l'ai rencontrée d'ailleurs dans un temple du rire, le théâtre du Palais-Royal.

Par des escaliers étroits, je rejoins le plateau : blonde, rieuse, fraîche, rose et séduisante, c'est elle !

Nous descendons bavarder un instant dans sa loge, oh ! un tout petit bavardage car le temps manque entre les répétitions. Avec elle, nul besoin de rechercher les sujets, elle bavarde, amusante et gaie, et les longs silences gênants sont rigoureusement bannis. Elle saute d'une idée à l'autre, comme un oiseau dans sa cage.

Allongée sur le petit sofa qui garnit la loge, elle me fait admirer généreusement des jambes exquisés, largement découvertes.

Oh ! ce n'est pas l'austère pudeur qui l'embarasse, et dévoiler son corps ne la dérange pas.

Je lui en fais la remarque :

« Oh ! vous savez, le nudisme, moi j'en fait dans mon intérieur. Si l'on a besoin de moi pour du nu dans un film je ne demande pas mieux, à condition que ce soit joli.

« J'estime que le nu, bien fait et bien présenté est une jolie chose qui ne demande pas à être caché. »

« Des histoires d'amour ! Quelle indiscretion ! Mon Dieu, j'en ai eu comme tout le monde. L'amour n'est pas une chose à dédaigner, au contraire.

« Je reçois parfois des lettres d'amour bien étonnantes de gens qui certainement ne doutent de rien. Tenez, voici la dernière en date. »

Je traduis, en abrégé, sans commentaires.

Ma chère Christiane, Limoges, le....

Je t'écris pour te demander de venir me rejoindre à Limoges. Tu prendras le train lundi à 9 h. 30.

Je t'attendrai à la gare de Limoges. Je te présenterai à ma mère qui sera très contente et nous nous marierons. Nous prendrons un petit appartement de deux pièces et une cuisine. Pour la salle de bain, on verra plus tard.

Je suis ouvrier bottier. Je t'apprendrai le métier, ce n'est pas difficile, et tu quitteras ce sale métier de cinéma, qui pourtant m'a permis de te connaître.

Je compte sur toi sans faute.

Tendresse et à toi.

« Ce que j'aime ? reprend Christiane Delyne. Mais, tout ce qui est bon.

« J'adore surtout faire de la vitesse, particulièrement dans Paris. Ah ! rouler à 140 sur les boulevards, quel rêve !

« Je roule d'ailleurs ordinairement très vite, et comme je passe habituellement par le même chemin, j'ai des ennemis parmi les chauffeurs de taxi. Ils me guettent mais ils ne m'ont pas encore eue !

« De mauvais souvenirs ?

« Un film tourné et pas payé, et surtout, lorsque pour **La Tragédie de Lourdes** j'ai dû apprendre à monter un cheval en 7 jours, pour sauter un obstacle, de 80 centimètres. J'ai eu une peur affreuse. »

Une sonnerie nous interrompt. En scène.

Et la voilà, qui file, vive et alerte, vers le plateau !

Optimiste, pas poseuse pour un sou, un joli sourire, et un joli corps fréquemment dévoilé, je crois que c'est assez pour que nous soyons généreux et pour ne pas lui en vouloir si elle n'a pas encore remplacé Sarah Bernhard et Eléonora Duse... C'est une charmante artiste. C'est déjà bien gentil, et presque aussi rare qu'une grande artiste.

R. G. A. GRUN.



Photo Manand.



SUR DES AIRS DE MAURICE YVAIN, ON TOURNE « LA CHANSON DE PARIS »

Lundi, au studio.

— Le cinéma? Mais je trouve ça épatant!... C'est beaucoup plus facile que le théâtre, on n'a aucune responsabilité, on gagne un argent fou... En se levant le matin, on n'a pas besoin de se dire : « Pourvu que ça marche ». Quand ça ne marche pas, n'est-ce pas, on recommence!

Les mains dans les poches, la bouche riieuse, Georges Thill vient d'émettre ces vérités premières et définitives.

Autour de nous, règne un grand remue-ménage. J'ai happé le célèbre ténor par la manche, entre deux scènes de *La chanson de Paris* qu'il tourne dans un des studios d'Épinay sous la direction de Jacques de Baroncelli, avec Armand Bernard, Ginette Gaubert, Simone Bourday, Louisa de Mornand, Jacques Varennes et la grande petite artiste Paulette Elambert.

Dans le décor — les trois murs d'une loge d'actrice de cirque — Jacques de Baroncelli se partage difficilement entre l'énerverment et le respect de la réputation d'exquise courtoisie qu'on lui a faite.

Le temps est à l'orage. Pour une scène sans grande importance, on a confié le rôle d'un docteur à un figurant qui patage d'une façon invraisemblable. Il a, en tout et pour tout, vingt mots à dire et autant de gestes à faire. Il n'en vient pas à bout. Sept fois, après maintes répétitions on enregistre le passage. On dirait que l'homme s'ingénie à se tromper.

— Chaque seconde qui passe, dit l'ami Bachelet — opérateur — chaque seconde représente un franc vingt...

— On pourrait peut-être tourner la scène en muet, propose un assistant, en comptant, 1, 2, 3, 4... On synchroniserait après...

— Vous ne pourriez pas aussi aller chercher des gens dehors pour me donner des conseils? répond de Baroncelli, justement à bout de nerfs.

Enfin, il estime que l'enregistrement suffira et tout le monde passe à la scène suivante.



Dans le bar du cirque, entre deux prises de vues. De gauche à droite : Paule HUTZLER, THILL, Armand BERNARD et notre collaboratrice.

Photos Piaz

Mardi, au Cirque Médrano.

Aujourd'hui, grande séance de figuration. Déplacement général de la troupe au Cirque Médrano. Cinq cents figurants sur les gradins.

Dès l'entrée, l'odeur particulière du cirque... Un brouhaha de voix, des applaudissements. Au centre de la piste, que les projecteurs inondent de lumière et d'aveuglante chaleur, Jacques de Baroncelli harangue son public d'occasion.

Blonde, rose, magnifique de santé dans son court costume blanc qu'achève un chapeau pointu tout pailleté d'argent, Ginette Gaubert salue des bras, du buste et de la cravache entre ses automates. L'œil au viseur de sa camera, Bachelet surveille l'enregistrement de son numéro de cirque. Car Ginette est vedette de cirque dans *La chanson de Paris*, et la voix qui doit s'élever de l'automate qu'elle présente est celle de Georges Thill, ténor engagé par elle.

Docile, le public payé applaudit. Pour l'en remercier, Ginette Gaubert lui propose un autre air : *La chanson de Paris*. Aussitôt, l'orchestre prélude, et la voix magnifique de Thill s'élève :

« C'est la chanson des apprentis,

« Des titis... »

Ce Thill est aussi peu « ténor » que possible, d'ailleurs, La perspective de le rencontrer sur un plateau m'avait mise en boule. Et puis je l'ai trouvé, jovial, gavroche, bon garçon, plus doué pour le vaudeville que pour le drame.

— Paname, c'est mon village, dit-il. J'y suis né, mes parents aussi. Avant d'être ténor? J'étais à la Bourse des valeurs... Je n'aurais jamais pensé tout seul à tirer parti de ma voix si des copains ne m'y avaient poussé. Alors un beau jour, je suis entré au Conservatoire, un autre beau jour je me suis présenté, dans le tas, à une audition de l'Opéra. On m'a pris.

— Et le cinéma?

— Ben, ils sont venus me chercher, qu'est-ce que vous voulez, j'ai accepté!

AU STUDIO DE NEUILLY, EN PLEIN XVIII^e...

Ne vous y trompez pas : le Boulevard du Château ne s'est pas encanaillé à la montmartroise. Dix-huitième, cela veut dire ici « siècle » et non « arrondissement », car Jack Darroy s'est attaqué à la vie d'un célèbre bandit : *Cartouche*.

Le dix-huitième siècle était, prétendent les fervents de la petite histoire, celui des bons vivants, des orgies et de la galanterie. Il ne s'agissait donc de ne pas le faire resusciter sous un autre aspect. Comme la troupe qui prétend assumer cette résurrection est composée presque exclusivement de très jeunes, nous aurons donc, avec l'histoire du célèbre bandit, des orgies et de la galanterie. Du moins les premières photos le promettent-elles...

Mais ce qui importe, dans ces impressions de studio, c'est l'atmosphère qu'on y trouve. En ce jour de grâce du mois d'Avril 1934, elle ne brille pas par la mélancolie ni l'austérité. L'ordre de travail comprend, en effet, les prises de vues d'une scène qui réunit dans le même lit *Cartouche* et sa maîtresse Jeanneton, puis l'arrestation du bandit au sortir de ce tendre intermède.

Jeanneton, quand j'arrive, porte encore sur les bras, les épaules et le dos, de fraîches traces d'une bagarre qui l'a

opposée, pour défendre son amant, à quelques gaillards vigoureux. C'est pour Mila Parély un fort joli rôle, nuancé, pervers et farouche à la fois. Un rôle qui ne manque pas de mettre en valeur sa drôlerie native, pourtant. Car Mila, à moins de dix-sept ans, possède une personnalité déjà marquée et fort plaisante.

Paul Lalloz, qui interprète le personnage de *Cartouche*, semble tout à fait de cet avis. Tandis qu'à l'autre extrémité du plateau, Jack Darroy enregistre une scène dont il ne fait pas partie. Lalloz oublie le côté romanesque de son rôle pour faire le pitre. Il porte avec élégance, malgré une taille moyenne, l'habit à la française, le tricorne gris et l'épée au côté.

Cette épée inquiète un peu Mila.

— Ne me touche pas, dit-elle.

— Comment! Nous couchons dans le même plumard, s'exclame Lalloz, en mimant l'indignation, et tu ne veux pas que je te touche.

Mais un canon de pistolet se braque sur sa tempe. L'opérateur Hayer, très « cinéma » avec sa canadienne de flanelle écossaise, joue aux vengeurs des vertus outragées.

— Tu me trompes, tu mourras!

Heureusement, le conflit n'est pas grave. Mila est l'enfant chérie du studio et l'on ne fait ici que jouer à la jalousie, comme on joue à l'art.

— *Cartouche*!

La voix de Jack Darroy réclame son interprète. Descendant en catimini de la chambre où il a passé une tendre nuit auprès de sa maîtresse, celui qui fut en réalité Louis-Dominique Bourguignon doit échapper aux hommes du guet postés pour l'arrêter. Il faut faire vrai et les pistolets qu'il va tenir dans ses deux mains croisées sont chargés à blanc. La décharge entrainera bien entendu — sur l'écran — mort d'homme.

On tourne, après les répétitions d'usage. *Cartouche* apparaît dans l'encadrement de la porte, les mains derrière le dos.

— Alors, demande l'un des guetteurs, on le tient, *Cartouche*!

— Pas encore! jette Paul Lalloz, en tirant simultanément sur les deux figurants. Et il fonce vers la camera, tandis que ses victimes supposées s'affalent dans la poussière.

— Demain, dit Mila Parély, on tourne mon interrogatoire. Et Samedi, je m'embarque pour l'Amérique.

Par extraordinaire, il y avait en France une ingénue comique. Elle n'y est pas demeurée longtemps! Odile CAMBIER.

Une taverne à l'époque de *Cartouche*.



sur
l'écran
Parlez-moi d'a-mour...

QUAND vous songez à votre vedette favorite, vous évoquez sa beauté et son talent ; mais surtout, vous la revoyez dans les grandes scènes d'amour, et vous ne pouvez oublier le frémissement de ses narines, l'altération de sa voix, tout ce qu'exprime son visage lorsqu'Elle l'a rencontré, pas plus que vous n'oubliez l'air stupidement ahuri qu'il avait pour dire : « Je vous aime »...

Dans la pénombre du cinéma, vous avez un peu pris cela pour vous-même... l'amour a tant d'importance dans la vie !

Vous avez remarqué comment chaque vedette parlait de l'amour. Les unes expriment la passion, d'autres le calme, d'autres en souffrent, d'autres en rient... Chaque spectateur choisit ses genres selon son goût ou son tempérament propre.

En analysant la manière de parler d'amour de certaines vedettes, on peut deviner leur véritable façon d'être. Malgré le décor, le costume et le metteur en scène, c'est toujours à leur « moi » sentimental que les artistes font appel pour jouer les scènes de passion.

Il y a autant d'expressions d'amour que d'individus. Voyez Gary Cooper : ce cow-boy à l'air brutal, qui ne paraît guère timide, est un grand passionné, pour qui l'amour est une souffrance. Il se méfie, s'efforce de demeurer indifférent par crainte, et il hésitera jusqu'au jour où il aura la certitude d'être aimé. Dans *Marocco*, il écouterait attentivement les propositions de Marlène, il accepterait ses avances, mais il ne lui apporterait son grand amour que lorsqu'il sera sûr d'elle. En dépit de sa domination physique, Gary Cooper est très timide : il craint les femmes !

« Il faut aimer pour vivre ! » a dit Joan Crawford. Pour elle, l'amour est aussi nécessaire que le repas de midi, et elle ne saurait s'en passer. Elle le recherche constamment ; il y a de la provocation dans sa démarche, dans ses regards directs, dans la tache sanglante de ses lèvres sensuelles. Son cœur bat au rythme double : elle voudrait pouvoir cacher son émotion trop vive, mais sa nature généreuse lui ordonne de ne pas réprimer ce trop-plein d'énergie et d'ardeur... tant mieux pour l'élue ! Généralement, par contraste, elle choisira un homme calme, silencieux, et elle fera elle-même les premières avances... quand elle en sera aimée, elle commencera à s'inquiéter ; elle aura peur d'en aimer un autre : situation émouvante, mais bien compliquée !

Qui penserait que l'Amour est une chose grave pour ce farceur de Buster Keaton ? Il passe sa vie à aimer une femme trop belle pour lui, et, à l'exemple de Charlie Chaplin, il n'est ni assez riche, ni assez brave, ni assez séduisant pour celle que son cœur a choisie. Mais si Charlôt demeure un éternel déçu, Buster, au contraire, trouve peu à peu toutes les qualités qui lui manquent, et il finit par faire triompher son cœur.

Dès qu'il devient à peu près normal, qu'il ne tombe plus dans l'eau ou qu'il n'embrasse plus les pieds en l'air, les femmes lui avouent leur amour, et ne songent plus à en rire.

Maurice Chevalier, au contraire, trouve ça « très rigolo ». Aimer, flirter, quoi de plus charmant ? Ça se chante, tout ça, et on n'en meurt pas. Avec Maurice, pas de grands frissons, pas de genou en terre ni de main sur le cœur, pas de baisers qui n'en finissent plus... tu m'plais, j'te plais, une petite chanson... et enlevez !... Les femmes aiment beaucoup ce côté gavroche de l'amour... c'est parisien, c'est piquant... et ça change !

Le mystère a un grand avantage : il laisse le champ libre à toutes les hypothèses. La mélancolie de Greta Garbo permet à chacun de s'imaginer qu'elle vit loin du monde pour essayer de l'oublier, et qu'elle se meurt d'amour pour lui... elle tente parfois une courte expérience, mais elle quitte bientôt le compagnon de quelques jours, pour s'enfuir, seule à nouveau, sur la route de la vie : Tempérament indépendant ou publicité ?

Toutes ces façons d'exprimer l'amour ont influencé le public. Les habitués des salles obscures exigent maintenant des ressemblances. La midinette trouve à Jules de faux airs de Ramon Novarro, et elle voudrait que Ferdinand, quand il sort du bureau, lui glisse à l'oreille les douces paroles que John Barrymore sait si bien murmurer. Quant aux jeunes garçons, ils estiment que Suzy a les yeux de Marlène, et que Janine est mystérieuse parce qu'elle n'est pas sortie un dimanche, et qu'elle n'a pas voulu dire pourquoi.

Mirage magnifique de l'écran ! La force éternelle de l'amour, symbolisée sur la toile lumineuse, se glisse en fascinantes images dans de jeunes cerveaux exaltés, y fait rayonner la souveraine présence des stars, qui pourtant ne sont dans la vie que de pauvres êtres, qui rient et souffrent comme nous...

Robert DERAÏMES.



Une douce étreinte de Greta GARBO et John GILBERT.



Gary COOPER et Helen HAYS



Le baiser de Clark GABLE
Photo Star Service



Greta GARBO et John BARRYMORE
Photo Star Service

Le baiser de John BOLES
Photo Szerdar Szerettelek

Joan GRAWFORD et Wils ASTHER
Photo Star Service



Photo Star Service



COMMENT J'AI DÉBUTÉ DANS LE " DUBBING "

CONNAISSEZ-VOUS le dubbing ? C'est une science américaine et exclusivement cinématographique. Cela consiste à faire parler français des gens qui, sur l'écran, parlent américain. Remarquez bien qu'il est également possible de les faire parler n'importe quelle autre langue : Turc, Tchèque, Russe ou Espéranto. Seuls, les Anglais prétendent que nulle force au monde, nulle invention divine ou humaine, ne parviendra à faire parler anglais des Américains. Mais il ne faut pas toujours croire les Anglais.

Donc, j'ai débuté dans le dubbing. Sur l'écran se déroulait une scène originale. Un jeune homme étreignait violemment une jeune fille et lui criait avec une passion coupable (ils n'étaient pas encore mariés) :

— I love you, darling.

Il fallut donc remplacer sur le film ces paroles si manifestement indispensables à la clarté de la scène par les paroles françaises en tenant compte de ceci que les mots devaient correspondre exactement à l'ouverture des lèvres.

— Vous comprenez, me dit le chef que la maison m'avait accordé pour guider mes premiers pas ; cet acteur prononce exactement ceci « Aïe love iou darlinn ». Il convient donc de choisir les mots français que vous allez trouver selon la plus ou moins grande ouverture de la bouche, de façon que l'acteur américain ait effectivement l'air de les prononcer. En somme il nous faut des mots qui aient la consonance exacte des mots anglais. Vous avez compris ?

Une scène d'amour interprétée par John BOLES et Lilian HARVEY, que notre collaborateur aurait pu doubler.



— Oui, répondis-je pour ne pas le désobliger.

Je pris du papier, un crayon et une heure après je revins lui présenter le fruit de mes peines. Au milieu de ma feuille de papier s'alignait cette phrase :

« Allo, vous ! Drelinne. »

Mon chef regarda la chose avec curiosité, retourna la feuille de haut en bas d'abord, puis sens dessus-dessous, comme s'il espérait qu'elle cachât quelque merveille, puis son œil fixa sur moi un ahurissement à peine poli.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

Je répliquai en toute innocence : « Rien » et j'ajoutai que, selon moi, je ne supposais pas qu'il fallût trouver une phrase qui voulût dire quelque chose. Il poussa un faible soupir, sa main tremblante caressa un instant l'encrier mais ne me le jeta pas à la tête et finalement il me dit d'un ton trop doux pour être honnête :

— Cherchez encore, mon ami.

Je m'enfermai avec mon imagination, et mon dictionnaire de rimes.

Quand le garçon d'antichambre, envoyé par le chef, entra dans mon bureau pour voir où j'en étais, il recula devant le débordement de ma corbeille à papiers. Mais j'avais vaincu l'inspiration rétive.

— C'est fait, m'écriai-je.

Et je me présentai chez le chef avec ces deux phrases géniales qui correspondaient dans leurs inflexions aux plus subtils mouvements des lèvres de l'acteur prononçant : « Aïe love iou darlinn ».

C'étaient :

« Aïe ! Levez-vous, gredine. »

« Ah ! l'eau bout, Berline... »

Je voulus expliquer que ce mot « Berline » était transposé par moi et que rien ne s'opposait au fait que la jeune femme se nommât Berline.

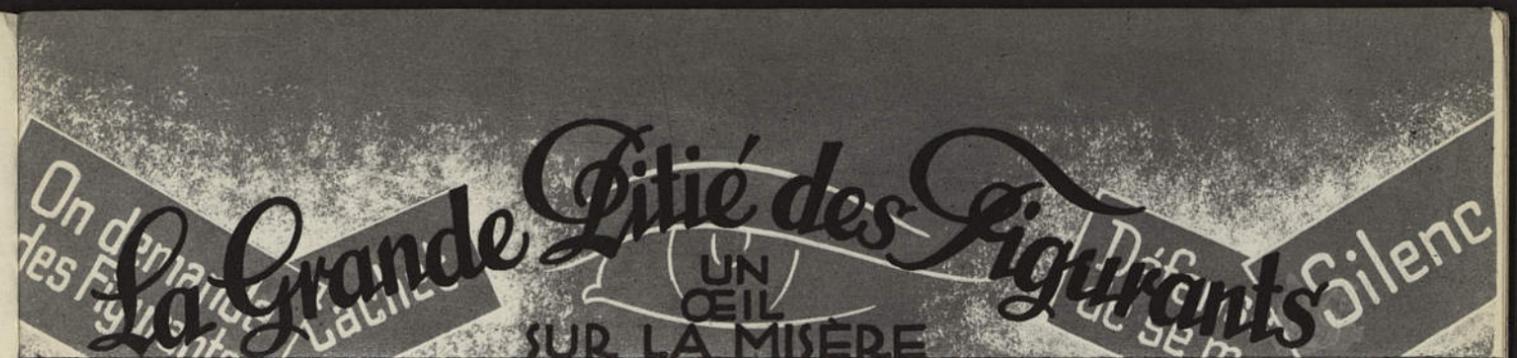
En réalité je n'étais rien moins que rassuré et je m'attendais à recevoir sur-le-champ le prix de mes distingués services et l'injonction de ne plus réparaître. Il n'en fut rien. Le chef examina les deux phrases, hocha la tête aimablement, et me dit :

— Ce n'est pas si mal ! Ça va même très bien.

Je crus qu'il plaisantait. Il n'en était rien. Il choisit la première qui remplaçait admirablement « I love you, darling » et en effet, l'acteur semblait dire ma phrase avec une passion magnifique. Le seul ennui était qu'il disait « Ah ! levez-vous » à une femme qui était déjà debout et qu'il appelait « gredine » la créature qu'il aimait le plus au monde.

Mais il le disait si gentiment.

BOISYVON.



LE grand salon resplendit de lumières : dans ce cadre fastueux, sous l'éclat des lustres, parmi les tentures chatoyantes et les meubles de prix, la fête déroule sa bruyante insouciance, son tourbillon souriant... Sur une estrade, un orchestre échappé de Broadway lance vers la foule, à grands coups de cuivre, l'éclat de son rythme syncopé.

Les couples enlacés tournent et virevoltent, scellés par une parfaite communion de chair, animés du feu de l'ivresse passagère...

Dans les encoignures, de graves Messieurs à l'habit bien coupé discutent, penchant sur cette folle jeunesse d'indulgentes têtes argentées. Dans des fauteuils, des femmes couvertes de bijoux suivent d'un regard attendri les évolutions pâmées de leurs filles ou de leurs fils.

Avec un tact discret et de bon aloi, des larbins aux jambes gainées de blanc circulent entre les invités, offrant sur des plateaux d'argent des coupes où pétillait le champagne.

Danse, ivresse, joie... musique et rires... éternel spectacle doré d'une humanité qui ne connaît pas les peines...

— Coupez ! a hurlé le metteur en scène dans son mégaphone.

Au commandement, l'orchestre s'arrête au milieu d'une mesure, livrant le studio au murmure du travail. Le firmament lumineux décroît fermant l'un après l'autre les gros yeux ronds de ses projecteurs. Il ne subsiste plus dans le grand hall qu'une atroce lumière verdâtre, qui décompose les visages.

Les larbins, qui ont retiré leurs gants pour ne pas les tacher, déposent sur les consoles de carton leurs coupes, dont le champagne est redevenu limonade.

Les graves Messieurs en habits tamponnent leurs nuques humides, et déposent un mouchoir entre l'écran du col glacé, et le fond de teint qui pourrait salir.

Fatiguées, lamentables, les douairières s'assoupissent au fond de leurs fauteuils de louage et ferment sur un regard mort des paupières fanées que souille la pénombre.

— Que tout le monde reste en place ! commande le metteur en scène.

Le troupeau des danseurs stationne, comme parqué entre les hauts décors. Les hommes tirent sur leurs gilets, arrangent leurs cravates, et les doigts fébriles disent l'énerverment et la fatigue. Leurs petites partenaires, harassées, plient les genoux sous les robes de soie, et la lumière cruelle, traversant le maquillage, fait à leurs traits crispés un masque de misère...

Une longue demi-heure, ils vont demeurer là, indifférents à tout, le cerveau vidé par la fatigue du fastidieux travail, qui est parfois le couronnement de dix jours de chômage et d'abstinence...

Dans un coin, les techniciens discutent, groupés autour des appareils.

Et puis lumière, musique... Secouée, cinglée par les ordres, stimulée par ses animateurs, la foule des pantins retrouve une apparence de vie. Les lèvres un peu tirées s'ouvrent sur des sourires, les yeux reprennent leurs expressions, les jambes leurs mouvements...

Et la foule des figurants, des crève-de-faim, des ratés de la vie, mènent de nouveau le tourbillon du plaisir, apportant leur famélique ardeur à crier la joie qu'ils n'ont jamais connue...

Le travail fini, c'est l'entassement dans les loges, le débarbouillage à la vaseline, le déshabillage hâtif. Dans la classique petite valise carrée, les femmes rangent leurs poudres et leurs crèmes, et aussi les lainages que parfois elles tricotent, dans l'ombre du studio, durant les longues heures d'attente.

A la paye ! La file des exténués, rendus à la grimace de la vie, tend vers la manne une main nerveuse : salaire raisonnable, certes, mais si souvent écorné par les pourcentages, commissions d'agence ou de régie ! Le cou tendu vers l'espoir, les figurants interrogent :

— Y a du travail demain, M'sieur ?

— Non ! Demain on ne fait que du gros-plan. C'est pour plus tard ! On te convoquera...

Inquiète, une petite blonde essaie de faire du charme :

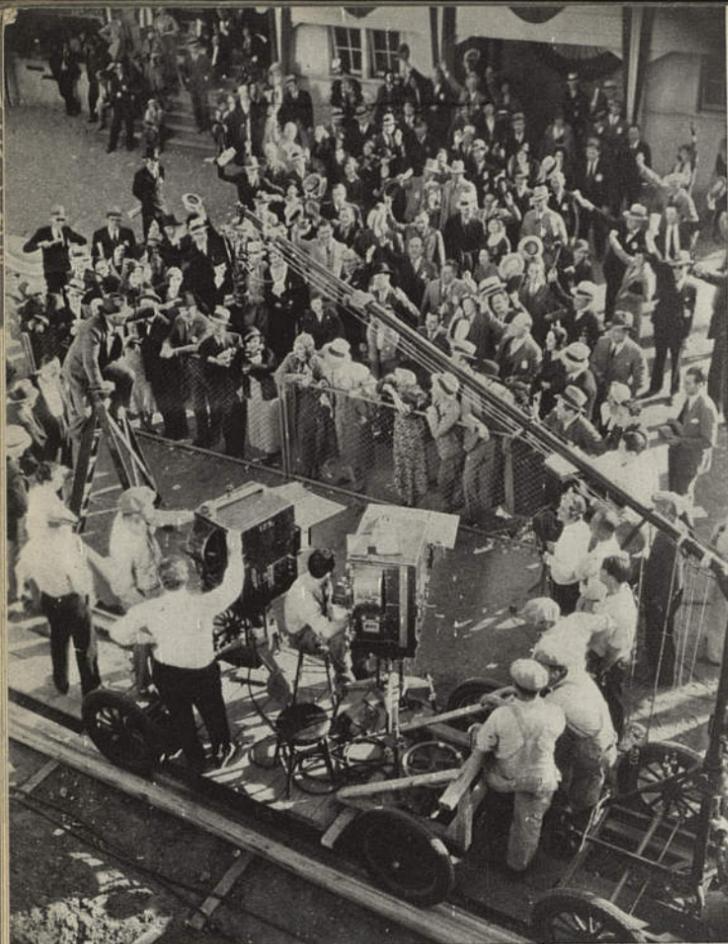
— Mais M'sieur, c'est déjà fini le grand décor ? Je n'ai fait que deux jours !

Le régisseur, maigre garçon désabusé, réplique :

— Non mais sans blague, c'est toi qui le paie, le studio ? C'est fini pour vous autres. Peut-être dans huit jours, pour



Photo Wide World



Une prise de vues en extérieur avec le concours de nombreux figurants

la scène du dancing, mais c'est pas sûr ! Je crois qu'on va la supprimer !

Les yeux lourds de tristesse, la petite blonde se dirige sans hâte vers la sortie. Elle calcule : déjà l'argent de ses deux jours de travail a été happé par les dettes d'une semaine. Et la chambre n'est pas payée ! Demain, elle courra voir un copain qui embauche quelquefois... et s'il n'a rien pour elle, elle referra les agences... Ces projets sans joie font bourdonner sa tête de petite fille mal nourrie : encore une recrue prochaine pour le trottoir.

Rendus à la rue sombre, les figurants se hâtent, pour avoir la chance d'attraper un de ces taxis, qui font des prix spéciaux, et dans lesquels on s'empile à six pour regagner la capitale.

Mais le plus souvent, c'est le train ou le tramway qui les amènera, vers neuf heures du soir, dans la gare hostile d'où il leur faudra encore regagner leur chambre, à l'autre bout de Paris...

Pendant huit jours, dix jours, un mois peut-être, les figurants chercheront du travail, guettant désespérément les productions nouvelles, parcourant les agences et les bureaux d'embauche.

Et s'ils décrochent quelques cachets, ils reprendront, dans la fournaise, l'exténuant et mécanique travail qui leur fait une vie sans histoire.

Il en est cependant de favorisés : par leurs relations, par l'avantage d'une tête caractéristique, ou d'une difformité montée en épingle, parce qu'aussi ils sont « du métier » dès l'origine, que leurs yeux résistent aux éclairs des lampes, parce qu'ils ne font pas le contraire de ce qu'on leur explique, certains figurants tournent de façon plus régulière, et ont ainsi un métier presque suivi : dans les films français, on retrouve

bien souvent des physionomies familières ; la même soubrette blonde semble être engagée par tous les patrons, la fille aux traits fatigués hanter tous les bouges, le président barbu siéger à tous les tribunaux. Mais pour ces quelques-uns, combien d'autres végètent lamentablement, trouvant à peine, dans un long mois, les quatre ou cinq jours de « tournage » destinés à entretenir leur misère...

Jeunes femmes qui veulent se garder farouchement d'une vie de prostitution, étrangers accueillis par milliers sur notre hospitalier territoire, où la mouise est internationale, et surtout, tragique cohorte des « vieux cabots », déclassés du spectacle qui portent aux yeux la féerie de la rampe, et dont la carte de visite jaunie porte la mention « Artiste », comme une valeur qui n'a plus cours...

Certes, il existe pour tous ces pauvres gens des agences sérieuses, qui procurent du travail méthodiquement, et ne retiennent qu'un faible pourcentage. Mais ces officines sont débordées, et le défilé continu des sans-travail décourage toutes les bonnes volontés indulgentes.

Trop souvent aussi, la cote d'amour entre en jeu : s'il y a ou studio quelques silhouettes disponibles, elles seront pour les copains de l'opérateur. De jolies filles, assez élégantes, venues d'on ne sait où, apportent à ce nouveau métier la bêtise de leurs beaux yeux et les gaffes effrontées de leur inexpérience : mais ça les amuse tellement de tourner ! Tant pis pour les figurantes de métier qui stationnent devant la porte, et qui, tout aussi jolies, ne savent cependant pas rire en entr'ouvrant une bouche humide, et se cacher derrière les portants avec l'assistant du metteur en scène.

Pratiquement, ce sont les régisseurs du film qui ont charge de recruter la figuration. Certains s'en acquittent avec zèle, et en toute impartialité. D'autres, trop nombreux, pratiquent la « combine ».

On les voit rôder aux alentours des cafés du boulevard de Strasbourg, endroit jadis consacré à l'embauche des figurants. Bien que le « marché » y soit moins intense, on remarque encore de pauvres diables, plantés sur leurs chaussures éculées, debout contre les murs avoisinant les terrasses.

— Tu veux tourner demain, toi ?

Les yeux affamés se tendent, chargés d'espoir, vers le régisseur désinvolte.

— J'veux bien, oui M'sieur.

— Bon ! Demain à huit heures à Epinay. Trente balles ! T'as pas besoin de te fringuer...

Trente balles ! Trois jours de nourriture ! L'affaire est conclue par l'heureux élu, qui ne se doute pas toujours que demain, le régisseur touchera soixante-dix francs par cachet, dont il mettra quarante dans sa poche. Et s'il faut cinquante figurants, cela fera une belle journée pour le peu scrupuleux embaucheur...

Ainsi va la misère, pour le troupeau exploité... demain ils souffriront de fatigue, ils piétineront des heures entières sous la chaleur insupportable des « spots », ils devront faire semblant de rire et de s'amuser, d'être un « peuple heureux », et ils ne toucheront même pas la moitié de la somme qui leur est due...

Figurants, votre situation est tragique, de demeurer toujours dans l'incertitude du lendemain, de vous parer de personnalités inaccessibles, d'être condamnés à perpétuité à l'envers du décor.

Même en Amérique, dans les productions les plus puissantes et les mieux organisées, votre sort est aussi précaire, et le filtre de la chance arrête sans cesse, en la brisant, votre ruée grandissante...

Mais vous ne renoncerez jamais à cette lutte inégale, tant est fascinant, là-bas, tout au bout du chemin de rocailles, le mirage magique qui sait ouvrir si grands vos yeux cernés de pauvres hères, et de son rayon doré, y mettre une lueur de rêve.

Géo BOSCH-STEIN.

Le nouveau film allemand

Le titre de cet article est inexact, disons-le tout de suite. Nous nous attendions, avec une certaine justesse, il me semble, à un renouveau de la production allemande. Nous étions justifiés d'escompter un mouvement cinématographique analogue à celui qui traversa les premières années de la révolution russe.

Or, rien de tel ne s'est produit. A part les très rares productions issues du mouvement nazi, la production allemande n'a su donner aucun aperçu d'un état de choses radicalement changé.

Que s'est-il passé ?

Un très grand pourcentage des producteurs et artisans du cinéma allemand ont dû quitter leur pays parce que leur état-civil ne correspondait pas aux théories racistes des nazis.

Ils se sont répandus dans le monde entier et continuent leur besogne ailleurs. Ce ne sont pas les plus méritants qui ont le plus de succès.

Remarquez d'ailleurs que certains de ces messieurs continuent comme par avant leurs affaires en Allemagne parce qu'ils sont protégés par une nationalité extra-allemande. On voit donc qu'on peut transiger encore maintenant...

La question des artisans est plus grave. Là, nous trouverons des hommes sérieux et capables, responsables de la réputation mondiale qu'avait acquise le cinéma allemand. Ils sont chassés parce qu'ils sont d'origine juive.

Ce n'est plus un parti-pris ferme et regrettable, mais un préjugé indéfendable et borné.

Le Dr. Goebbels, qui connaît la valeur propagandiste du cinéma et qui s'y intéresse s'en est rendu compte récemment dans un studio. Il demanda des nouvelles d'un acteur qu'il avait beaucoup admiré : Peter Lorre. Ses interlocuteurs furent visiblement embarrassés. Le Dr. Goebbels croyant qu'il s'agissait d'une question d'argent voulait qu'on lui envoyât l'acteur pour arranger les choses.

Finalement quelqu'un dit : « Mais vous oubliez qu'il est Juif ».

Depuis on n'a plus le droit de mentionner le nom de l'acteur devant son ancien admirateur, le ministre de la propagande.

Ainsi Hans Albers, la plus grande vedette allemande, par un coup de tête, vient de briser sa carrière. La raison ? Il vient d'épouser une femme juive. Cela suffit pour lui enlever tout talent désormais !

On se contente de petites chicanes. On s'arrête à des demi-mesures. On ennuie les artisans, mais les grands financiers « internationaux » continuent leur jeu déplorable.

Business is business — même dans la nouvelle Allemagne. On veut bien frapper. Mais on s'arrête prudemment quand cela pourrait entraîner des déconfitures financières par trop importantes. Ceci s'appelle de l'opportunisme, si je ne m'abuse.

On interdit la projection de *Prizefighter and the lady* et de *Catherine the Great* parce que les deux protagonistes respectifs sont des juifs, on interdit *She Done Him Wrong* avec Mae West et *Sérénade à trois*, le film d'Ernst Lubitsch parce que ces deux films sont trop immoraux, on interdit *Song of Songs* avec Marlène Dietrich parce que la vedette y incarne une femme dont la tenue ne correspond pas aux concepts de la moralité nazie. Mais on continue à projeter de petits films sans aucune tenue artistique parce que réalisés par de purs Allemands.

Tout cela est du travail négatif et absurde. Et la reconstruction, qu'en fait-on ?

Des films démontrant les nouvelles capacités manquent. J'en ai personnellement vu un seul : *Hitlerjunge Quecks*. Mis à part sa valeur démagogique, ce film était plutôt indifférent. La réalisation manquait de ce « fini » qui est la marque des œuvres. *Horst Wessel* dont le nom fut changé en Hans Westmar a eu beaucoup de déboires. Déboires d'ordre privé. Le directeur artistique M. Hanfstaengl est un ami de Goering. Le

Dr. Goebbels, grand maître de la censure, s'est laissé guider dans cette affaire par des sentiments d'ordre privé et non professionnel. Pour faire du tort à un ami de M. Goering, il a fait d'abord interdire le film. Ensuite la sortie fut autorisée, mais elle fut très peu brillante. Le film fut étouffé.

Je ne pense pas cependant qu'il faut exagérer. Je n'irai pas aussi loin que l'histoire qui circule dans les milieux allemands, d'après laquelle on entendrait tous les soirs des chuchotements près d'un camp de concentration à proximité de Berlin. L'histoire veut que d'un côté, derrière les grilles, les anciens scénaristes donnent des idées aux directeurs de la UFA qui viennent jusque là pour demander à leurs anciens collaborateurs de l'aide. Je ne crois pas que l'histoire soit authentique : je la rapporte parce qu'elle est symptomatique.

Le programme cinématographique de l'Allemagne nazie n'existe pas encore. On a fait des coupes sombres dans le bâtiment. On n'a pas toujours su faire grandir des nouvelles bâtisses sur les ruines. L'avenir prochain nous dira si, cinématographiquement parlant, l'Allemagne est toujours encore une grande nation.

Jean-H. LENAUER.

Meg LEMONIER dans son nouveau film tourné à Berlin
Princesse Czardas.



LE CINÉMA A LONDRES

ON A TERMINE « EVERGREEN »

Ces lignes sont écrites au lendemain de la présentation du grand film *Evergreen*, ce qui textuellement veut dire **Toujours Vert**.

Le début du film se passe à Londres en 1909 dans l'atmosphère du vieux music-hall : le Tivoli, aujourd'hui reconstruit en cinéma. Une célèbre artiste de variétés, Harriett Green, donne sa soirée d'adieu au music-hall. Elle va épouser le Marquis de Staines, un membre marquant de l'aristocratie britannique.

Mais l'ancien amant de la vedette, qui est le père de sa petite fille, réapparaît et veut la faire chanter.

Plutôt que de subir cette épreuve qui, en se renouvelant, empoisonnerait sa vie, Harriett Green préfère briser son bonheur et disparaître... Des années ont passé. La fille d'Harriett veut recréer le personnage de sa mère sur la scène. C'est un succès triomphal. Mais le père revient et veut recommencer son chantage. Harriett doit avouer qu'elle a une fille. Mais tout finit bien.

Le film a été une occasion de reconstituer la vie de Londres vers 1909 et de nous montrer de somptueux tableaux de music-hall style avant-guerre et style 1934. Il y a aussi de vieilles chansons comme « Farewell » qui ont ému toute l'assistance.

La vedette du film est Jessie Mathews qui se montre très supérieure à ses précédents rôles. A ses côtés Betty Balfour, dont le retour au Cinéma se traduit par un grand succès, et le comédien Sonnie Hale.

La mise en scène est de Victor Saville, le réalisateur de *J'étais une espionne*. Il y a en outre une abondance de jolies girls dans des ballets agréables qui constituent un des meilleurs attraits du film.

A ELSTREE ON TOURNE « LA VIE PRIVÉE DE DON JUAN »

Dans les studios B. et D., à Elstree, Alexandre Korda a commencé la réalisation du grand film : *La Vie privée de Don Juan*. Ce sera un grand film parce qu'un budget monumental a été prévu pour cette production, parce que les interprètes en sont : Douglas Fairbanks père, Merle Oberon, Benita Hume, Elsa Lanchester, Joan Gardner, Clifford Heatherley et Flora Robson et aussi parce que le réalisateur est Alexandre Korda.

Douglas Fairbanks joue le rôle de Don Juan. Ce sera certainement une de ses plus curieuses créations. Merle Oberon

Une scène d'un film anglais récemment tourné près d'Elstree.

(Ann Boleyn de *Henri VIII* et la Marquise Yorisaka de la version anglaise de *La Botaille*) est la danseuse Pepilla.

J'ai pu assister aux premiers tours de manivelle de ce film. Le décor représentait l'intérieur de la maison de Don Juan à Séville. Trois étages ont été construits de façon que l'appareil de prises de vues puisse suivre partout les personnages du film.

A la porte de la maison une foule de femmes demandait à grands cris le fameux séducteur tandis qu'à l'intérieur une discussion avait lieu entre le masseur de Don Juan et son valet pour savoir comment il se faisait que la nouvelle de l'arrivée de leur maître dans la ville eût été si vite connue... On a choisi les plus jolies figurantes parmi 2000 jeunes femmes qui se présentèrent.

Quelques journalistes assistaient à cette prise de vues. Alexandre Korda, calme et froid, dirigeait paisiblement tandis que l'opérateur français Georges Périnal qui tourna tous les films de René Clair suivait la scène dans le viseur de sa caméra.

CHU CHIN CHOW

Aux studios d'Islington, Walter Forde poursuit activement la réalisation du grand spectacle musical oriental *Chu Chin Chow* tiré de l'opérette qui eut à Londres un succès triomphal à la fin de la guerre. Quand nous pénétrons dans le studio, nous trouvons le metteur en scène très occupé au milieu d'un décor de désert. Ce décor est d'ailleurs splendide et très réaliste. Il donnera nettement aux spectateurs l'impression de se trouver dans un vrai désert...

Dans cette agréable oasis nous rencontrons d'abord Dennis Hoey puis George Robey qui joue le personnage d'Ali Baba... Voici enfin la charmante vedette asiatique Anna May Wong. Elle nous annonce que le film est presque terminé et qu'elle va tourner immédiatement après, *Java Head*, production qui sera réalisée aux Studios d'Ealing par le metteur en scène américain J. Walter Ruben.

DANS LES AUTRES STUDIOS

Contrairement à ce qui se passe en France, les studios britanniques sont actuellement en pleine activité. La place me manque pour donner l'énumération de tous les films que l'on tourne.

Je vous signalerai simplement : *The Girl In The Flat* (*La Jeune Fille dans l'appartement*) film policier avec Stewart Rome (un revenant...) et Belle Chrystal ; *Nell Gwyn*, drame historique réalisé par Herbert Wilcox sur la vie du Roi d'Angleterre Charles II ; *Bella Donna*, drame se déroulant en Egypte ; *Night Mail* (*Courrier de Nuit*), drame du rail pour lequel une gare londonienne a été entièrement reconstituée au studio. *Perdus à la légion*, encore un drame sur la Légion étrangère si chère aux Anglo-Saxons. On a construit au studio un immense décor d'intérieur de harem dans lequel évoluent presque nues 50 magnifiques girls... Pendant les prises de vues, l'accès du plateau était complètement interdit à toute personne étrangère au service et surtout aux journalistes ! Le film est réalisé par l'ancien metteur en scène des films d'Harold Lloyd, Fred Newmeyer.

Pour le film *Radio Pirate* des prises de vues ont eu lieu toute une nuit dans la station du tube (métro) à Balham...

Jimmy WHITEMAN.

PLUS FORT QUE LE NU!

ou l'indécence du déshabillé

TOUT le désir humain s'explique pas l'attrance de l'exceptionnel. Chacun de nous tend fortement à vouloir ce que l'existence ne lui offre pas de façon courante et davantage encore ce qu'elle lui interdit. On a appelé cela l'attrait de l'inconnu, l'attrait du fruit défendu ; on pourrait lui donner bien d'autres noms. Que l'objet de notre convoitise nous devienne familier et notre désir s'éteint.

Représentons-nous notre mère Eve dans le paradis terrestre. Elle n'a jamais vu de pomme. Voilà déjà de quoi l'inciter à faire connaissance de ce fruit. Mais on commet l'imprudence de lui défendre d'y toucher. Dès lors, elle ne songe plus qu'à y mordre.

Ainsi de l'appétit sexuel. Certaines parties du corps humain ne nous attirent que parce qu'elles ont accoutumé d'être cachées. Que, pour une raison quelconque, l'usage soit de les dévoiler et elles ne nous causeront plus aucun trouble. Le peintre, ou le voyageur des régions tropicales, regardent la nudité d'un œil calme par accoutumance. Si, par contre, ils la rencontrent en dehors de leurs occupations professionnelles ou du cadre où elle a droit de cité, ils retrouvent tous leurs émois sensuels car elle revêt derechef son caractère exceptionnel.

Je ne sais si Rousseau exprimait la vérité lorsqu'il déclarait que l'homme naissait naturellement bon et que c'était la société qui le corrompait, mais j'inclinerais à croire avec Anatole France que certaines morales, en établissant des choses défendues, ont mis en nous des notions de péchés qui ne s'y seraient pas formées sans cela. Que, demain, des conditions atmosphériques nouvelles ou quelque bizarrerie de la mode nous obligent à nous dissimuler une partie du visage, en conclurons-nous que le dévoilement du nez ou de la bouche relève de l'indécence ?

Non, si l'on en appelle à la seule raison. Oui, si nous obéissons à l'obscur besoin de nous créer du désir qui mène le monde et que les censeurs des mœurs servent souvent à leur insu. On connaît les vers de la Comtesse de Noailles, véritable cri des aspirations profondes et coupables de l'homme : « Seigneur, ne me retirez pas le perfide serpent qui dort entre mes bras ! »

Jeanne PARKER.





Lilian HARVEY, Lupe VELEZ et quelques autres jolies filles, dont le déshabillé est plus « sex-appeal » que le nu.

Pauvre nature humaine ! Le nu tout simple, tout net, serait trop pur. Il faut que nous le pimentionons de mystère, d'enveloppement.

Le cinéma qui, s'adressant au public le plus nombreux, se doit de réunir toutes les qualités spectaculaires possibles, a fort bien compris tout le parti qu'il pouvait tirer du déshabillé et c'est au producteur qui nous montrera les tableaux les plus suggestifs, les mieux évocateurs. Que nous sommes loin de l'époque où Claude Mérelle apparaissait aussi nue que la vérité dans **Le Roi de la Camargue** et où Mlle Myrta nous offrait la vision d'une poitrine charmante dans **Jocelyn** !

Aujourd'hui, cela ferait « vieux jeu », « rococo ». Pensez donc, du nu. Vraiment nu, du nu tout bête. On ne manque pas d'imagination à ce point ! Au lieu que les productions exhibant des déshabillés existeront tant que le cerveau des hommes sera doué de facultés évocatrices.

L'impulsion a, bien entendu, été donnée par un pays puritain, à savoir l'Amérique. Cela a commencé avec les comédies de Mack Sennet dans lesquelles des « girls », en costumes de bain peu fournis en étoffe, s'ébattaient gracieusement, sans autre motif bien manifeste que d'afficher des cuisses remarquables, des croupes attractives et des seins découragés, au long de la plage de Santa Monica.

Belle période de chairs féminines triomphantes en vérité ! Quel éblouissant étalage de jambes, de bras, de dos ! Nous n'ignorâmes pas grand'chose d'Anita Page, de Bessie Love, de Joan Crawford, de Phyllis Haver, de Kay Johnson, de Vivian Reid, de Janet Chandler, d'Ann Dvorak, d'Irène Ware, et combien n'en oublie-je pas.

Tant de concurrence dans ce que nous appellerons la semi-nudité ne fut pas sans provoquer, comme on pense, un esprit d'émulation. On chercha à créer du nouveau, du plus « exciting ». Les imaginations appareillèrent pour des domaines inconnus. Le « sex-appeal » était en marche.

Il éclata, un jour, dans un bruit de fanfare, entité prestigieuse lancée magnifiquement par des chefs de publicité, à la fa-



Juliette COMPTON.

çon d'une vedette. On s'était avisé que, plus que dans l'exhibition directe d'une chair, il résidait dans d'élégants et habiles dessous féminins, ne laissant entrevoir que des coins de peau, transparents que vaguement des formes, n'offrant au regard que des possibilités de devinement. On le signala dans **Love parade**, quand Jeanette Mac Donald, exquise princesse, se dévêt, pour se mettre au lit, entourée de ses dames d'honneur. On l'identifia dans **If had a million**, au moment où la fille devenue millionnaire se glisse dans les draps vêtue de son soutien-gorge et de ses bas qui finissent par couler le long de sa chair. On le surprit qui flottait sous les voiles enveloppant le corps singulier de Greta Garbo, caché sous les vêtements exotiques et légères de Lupe Velez réfugié dans un pyjama de Joan Crawford.

L'Europe, retardataire, se sentit piquée dans son amour-propre et se dépêcha de prouver qu'elle savait aussi bien se comporter en déshabillé que l'Amérique. Le mouvement commença avec le spectacle de Marlène Dietrich, exhibant dans **L'Ange Bleu**, des jambes qu'épousaient des bas noirs jusqu'à l'éclat blanc du haut de la cuisse. Il fut soutenu par Ita Rina qui, dans **Erotikon**, ne se dévoile guère, mais dont le visage, à certaine minute d'une volupté précise, exprime le plus suggestif déshabillé moral, par Simone Cerdan, qui dans **Barcarolle d'Amour**, pousse la fantaisie jusqu'à porter pour tout dessous une buée de vapeur bien placée, par Brigitte Helm qui s'enveloppe si sculpturalement de sa sortie de bain dans **Manolesco**, par Eddy Kessler, qui se dénude complètement dans **Extase** mais semble entourée d'écharpes brumeuses en raison des lointaines images de sa course fugitive.

Ah ! charme du déshabillé combien tu es plus fort que celui du nu intégral ! Et puis, ne consistes-tu pas surtout à nous conserver l'illusion, déshabillé qui fait s'essorer nos imaginations, nous ouvre les horizons des suggestions prometteuses et des évocations grisantes, et qui n'est pas non plus sans offrir quelque ressemblance avec le soleil chanté par le poète, ô toi sans qui les femmes ne seraient peut-être que ce qu'elles sont ?

Jacques FELINES.

Photo Preston Duncan

La vie à Hollywood

JAMAIS les studios n'ont montré une telle activité depuis plusieurs années. Cette semaine 39 films sont en cours de réalisation. Si vous le voulez bien nous allons visiter quelques-uns de ces studios. Suivez le Guide...

Montez dans notre modeste Ford — 8 cylindres... Ici « c'est la purée » ! Nous roulons sur l'immense Hollywood-Boulevard, que nous abandonnons pour nous diriger vers le Sud. Nous quittons Hollywood et nous arrivons à Culver City où est situé un important groupe de studios.

Tous les plateaux sont occupés. Nous assistons aux dernières prises de vues de **l'Île au Trésor**. Qui n'a pas lu dans sa jeunesse le célèbre roman de Robert Louis Stevenson ? Victor Fleming, réalisateur de **La Belle de Saïgon** et de **Sœur Blanche**, est en train de diriger le jeune Jackie Cooper et le terrible Wallace Beery dans un décor représentant la cabane de l'île.

Lionel Barrymore, Lewis Stone, Otto Kruger et Dorothy Patterson font partie de la distribution.

De nombreux extérieurs ont été tournés au bord du Pacifique dans l'East Bay. Une foule nombreuse a tenu à assister aux prises de vues. Mais cette foule n'était pas silencieuse. Si bien que l'autre matin Victor Fleming a dû faire appel à la police pour faire taire les assistants. Il n'y avait plus moyen d'enregistrer aucun son...

Plus loin, sur un autre plateau, Jeanette Mac Donald commence à répéter sous la direction de Ernst Lubitsch les premières scènes de **La Veuve Joyeuse**. Ernst Lubitsch est l'homme le plus aimable et le plus poli d'Hollywood. Tout se passe dans le calme et le travail de chacun se fait avec le sourire. Pour ce film Maurice Chevalier a pris des leçons de valse avec la danseuse Albertina Rasch.

A ce propos, il paraît qu'au cours d'une partie donnée chez elle par Albertina Rasch l'autre nuit, Maurice Chevalier disparut du salon. Bientôt les invités et l'hôtesse commencèrent à s'inquiéter et à se demander ce que signifiait cette fuite « à la française ».

Et savez-vous où l'on retrouva Maurice ?

Dans le boudoir de la danseuse en train d'entendre sur son phonographe les derniers disques de... Maurice Chevalier.

Marcel Achard est également sur le plateau. C'est lui qui a écrit les dialogues français de **La Veuve Joyeuse** car il est prévu que ce film aura une version française. Les interprètes de la version américaine ne sont pas encore tous choisis. On parle de Frank Morgan, Earl Oxford, Arthur Jarrett...

Dans un autre décor Joan Crawford tourne la scène finale de **Sadie Mac Kee**, film dramatique réalisé par Clarence Brown, un des premiers metteurs en scène américains. Nous ne pouvons mal-



Marlène DIETRICH dans son dernier film **Catherine de Russie**.

heureusement pénétrer sur ce plateau car Clarence Brown a demandé la tranquillité la plus absolue pour ce dernier jour de prises de vues.

Je tiens à vous parler aussi de **Manhattan Melodrama** que réalise George Cukor, le metteur en scène de **Diner à Huit Heures** et de **Little Women**. Les vedettes sont Clark Gable, Myrna Loy, William Powell. Comme son titre l'indique, ce film se déroule à New-York et est un drame très émouvant.

J'aurais bien voulu vous faire visiter d'autres studios, mais je m'aperçois que je n'aurai plus le temps aujourd'hui. Je dois poster ma copie ce soir pour qu'elle arrive à Paris à temps. Un jour et demi de Los Angeles à New-York par l'avion et ensuite six jours de paquebot...

Je vais vous donner à la place les derniers tuyaux qui circulent à Hollywood :

◆ J'ai appris cet après-midi que Clark Gable et Jean Harlow allaient être les « co-stars » d'un grand film d'aventures intitulé « **Mers de Chine** » et qui sera réalisé par Tay Garnett, le metteur en scène de **Son Homme**.

◆ Cecil B. de Mille termine son grand film pseudo-historique : **Cléopâtre**. Vous savez déjà que

c'est notre compatriote Claudette Colbert qui joue le rôle de la souveraine d'Egypte... Eh bien Cecil Blount de Mille ne veut pas démordre. Il a annoncé aux directeurs de sa firme son intention de mettre à l'écran une histoire de **Samson et Dalila**. Miriam Hopkins serait Dalila et Henry Wilcoxon Samson. Après **Les Dix Commandements**, **Le Roi des Rois**, **Le signe de la Croix**, toute l'histoire ancienne et la Bible y passeront.

◆ Voici une bonne histoire. Enfin c'est celle que tout le monde raconte ici en l'annonçant comme inédite. Vous connaissez l'artiste Esther Ralston ? Vous l'avez vue autrefois dans nombre de films muets. Vous l'avez revue dans plusieurs films parlants et aussi dans le film britannique : **Rome-Express**. Esther Ralston doit tourner dans un nouveau film. Son rôle comporte une exhibition en de légers déshabillés...

Esther Ralston pensa qu'il serait bon pour ce rôle de perdre quelques kilos superflus et alla dans un établissement de massage. La masseuse qu'on lui donna était terriblement vigoureuse, et après chaque séance, Esther Ralston revenait complètement exténuée... Au bout de quelques jours de ce traitement trop énergique à son gré, l'artiste alla se plaindre au Directeur de l'Etablissement : « Je voudrais une nouvelle masseuse. Celle que j'ai actuellement me met en capilotade ».

Le Directeur sourit : Je suis heureux que vous m'ayez demandé cela, Miss Ralston, car nous sommes obligés de faire porter votre masseuse dans son lit, chaque fois qu'elle a fini avec vous ».

Humour américain !

Au studio lors de la réalisation de **Chercheuses d'or**.



◆ Katharine Hepburn est la grande vedette de l'année. Ses interprétations de **Morning Glory** et **Little Women** lui ont valu le premier prix au Concours annuel de l'Académie des Arts et Sciences Cinématographiques de Hollywood.

On annonce que Katharine Hepburn va tourner le rôle de **Jeanne d'Arc**. Le scénario de ce film est écrit par Thornton Wilder, auteur du **Pont du Roi Saint-Louis**. Tout le monde reconnaît le grand talent de Katharine Hepburn qui dépasse de loin celui de Marlène Dietrich et de Greta Garbo. Mais Jeanne d'Arc ! C'est une autre affaire. L'auteur du scénario est déjà en butte aux sarcasmes de la colonie française de Hollywood qui demande si l'on verra dans le film **Jeanne d'Arc** épouser le roi Charles VII !

◆ Les célèbres girls de Busby Berkeley ont repris possession des studios de Burbank pour un nouveau film musical intitulée **Dames**. Cette fois le film est réalisé par Ray Enright en collaboration avec le maître de ballet et le producteur scénique Busby Berkeley qui dirigea les danses de **Kid From Spain**, **Prologues**, **Wonder Bar**, **Roman Scandals**.

Parmi ces girls, certaines sont sorties du rang et devenues premiers rôles. Telle la jeune Toby King qui parut dans **42^e Rue** et **The Kid From Spain** et dont je vous ai annoncé dans mon dernier courrier le flirt avancé avec Maurice Chevalier...

Le plus grand secret est gardé sur les tableaux scéniques qui illustreront ce film mais les girls ont annoncé à leur « boy freinds » qu'on leur avait demandé de danser dans des costumes très osés c'est-à-dire presque inexistantes. On parle même de poitrines nues... Les puritains vont encore être de mauvaise humeur.

◆ Beaucoup de personnes croyaient qu'Adrian, le célèbre costumier d'Hollywood, était Français. Il n'en est rien : son vrai nom est Gilbert Adrian et il est né dans le Connecticut. Encore une illusion qui s'en va.

◆ Un journaliste américain venu aux studios de Burbank a demandé aux girls de Busby Berkeley quels étaient les hommes qu'elles considéraient comme le meilleur parti matrimonial. Voici les réponses dans l'ordre de la popularité :

Colonel Lindbergh, Jack Dempsey, Mussolini, Ernest Hemmingway, James Cagney, le Prince de Galles, le Prince Alexis M'Divani et Gandhi...

Les girls américaines sont des petites blagueuses... Certaines votèrent même pour l'Homme Invisible. Je pense qu'elles se sont payées la tête du journaliste...

◆ Ronald Colman n'a plus d'yeux que pour la jeune et jolie Virginia Peine Lehmann riche héritière de Chicago venue à Hollywood pour essayer de faire du film... En attendant Ronald Colman essaie de lui tourner la tête. On dit que ce ne sera pas difficile !!!

Betty GRAY.



Conte inédit de Maurice DEKOBRA

Freddy Stone rentra dans le restaurant du Studio Ibis, Freddy Stone, l'étoile des étoiles, l'as des vedettes, le chéri des Anglo-saxonnes.

Nous déjeunions, Brettwyn et moi, d'un « mutton chop » coriace, flanqué de pommes pailles frites dans le mobilail. Hollywood est peut-être la Mecque du cinéma, mais c'est l'enfer du bien manger. Mon ami me souffla :

— Voici le héros d'un des plus curieux drames d'amour d'Hollywood... Drame n'est pas le mot exact. Je devrais dire : d'un vaudeville qui, en d'autres circonstances, aurait pu devenir tragique.

— Contez-moi ça.

— Vous savez, n'est-ce pas, que Freddy Stone est marié avec Barbara d'Acosta, la petite poupée blonde aux yeux d'émeraude qui joue les ingénues à Primordial Films.

— En effet. J'ai été invité un soir à l'un de ses cocktails. Elle boit comme un buvard et vous embrasse sur la bouche quand elle est dans les vignes du seigneur.

— Justement. Imaginez-vous que l'hiver dernier des bruits fâcheux coururent de studio en studio au sujet de la fidélité conjugale de Barbara d'Acosta. Nous autres, les chroniqueurs attirés de Beverley Hills, nous échangeons des coups d'œil complices chaque fois que nous voyons Freddy Stone arriver dans le décor pour ramener sa charmante moitié à la maison. Les paris étaient ouverts. Le scandale éclaterait-il ce soir, demain, ou dans huit jours ?

— Barbara trompait-elle vraiment son mari ?

— Attendez. Nul ne savait alors jusqu'où allaient ses imprudences. En tout cas, elle témoignait d'un intérêt assez marqué pour le beau Lewis Morrill, la coqueluche des midinettes de San Francisco à New-York.

— Lewis Morrill ?

— Oui, vous savez bien, ce type qui a une belle tête de mouton, avec des cheveux noirs ondulés comme une papilote de petit four.

— Ah ! Je vois à présent.

— Il venait d'arriver à Hollywood, engagé par la First Imperial Corporation et intriguait tout le monde par son caractère solitaire et la rareté de ses confidences. La Compagnie Ibis l'engagea à son tour pour jouer dans les **Larmes du Caïman**, ce film du monde des affaires qui vient d'avoir tant de succès. Il tournait aux côtés de Barbara d'Acosta. Il lui fit

une cour assidue. On les vit ensemble à la piscine, au golf, au « ranch » de Wallace Beery dans la montagne ; bref, on s'aborda à Hollywood, non pas en se demandant :

« Croyez-vous que la France paiera ses dettes le 15 décembre ? », mais :

« Croyez-vous que Freddy Stone sera cocu avant Noël ? » Les bookmakers prenaient des paris à cinq contre un. Moi-même, j'étais persuadé du divorce imminent des deux époux.

— Et que se passa-t-il ?

— Eh bien ! voici. D'abord, quand un mari américain est trompé par sa femme, il dispose de diverses façons de se venger. Avant tout, il y a le revolver et l'exécution de la femme coupable ou du complice. Mais c'est un procédé rarement employé ici. On laisse ça aux Français qui ont le revolver facile et ne comprennent la passion qu'à coups de browning. Nos jurés, moins bêtes que les vôtres, n'encouragent pas les drames passionnels en acquittant avec le sourire les femmes qui tuent et les maris qui étranglent.

— Alors que reste-t-il à l'époux bafoué dans ce pays ?



Copyright 1933, by M. Dekobra.

— Il y a le procès en dommages-intérêts intenté au complice qui a détruit le bonheur au foyer conjugal. C'est la méthode anglaise. Certains maris britanniques qui ont une conception particulière du mariage jouent de cette carte devant le jury. Si le complice est riche, il peut être condamné à cinq cent mille francs de dommages-intérêts. C'est une jolie compensation pour les cornes des gentlemen accommodants.

— Et c'est tout ?

— Non. Il y a encore pour les maris irascibles chez nous, pour les maris qui ne veulent pas punir eux-mêmes le complice de leur femme adultère, le châtement infligé au coupable par des « gangsters » payés. De même qu'au billard, on joue par la bande ! Cela s'appelle un « beating ». Aujourd'hui, grâce à la crise, vous pouvez avec cinquante dollars (douze cent cinquante francs) faire administrer une râclée soignée au Roméo de votre femme. Trois gaillards costauds, dépourvus de préjugés, se chargent de l'opération. C'est net, bien exécuté et discret. Le malheureux Don Juan en a pour trois semaines à l'hôpital et il ignorera toujours le nom et l'adresse des chevaliers de l'espadrille qui l'ont mis dans ce piteux état.

— C'est ce dernier procédé que Freddy Stone employa ?

— Non. Freddy Stone a plus d'un tour dans son sac. Il en trouva un autre auquel personne à Hollywood n'aurait songé, pour la bonne raison que personne ne savait grand-chose du passé de Lewis Morrill.

— Vous m'intriguez, mon cher Brettwyn.



— Ecoutez un peu cela. Notre beau Freddy Stone, de plus en plus inquiet pour la paix de son foyer, chargea une agence de détectives de...

— De surveiller les coupables ?

— Pas du tout. De faire une enquête sur le passé de Lewis Morrill. Après plusieurs semaines de recherches, un détective vint lui annoncer qu'il avait fait une découverte sensationnelle.

— Lewis Morrill avait été en prison ?

— Non pas. Il était marié.

— C'est à peu près la même chose.

— Sans doute. Mais, pour Freddy Stone, c'était beaucoup plus intéressant. En l'occurrence, Lewis Morrill était bien marié, mais il vivait séparé à l'amiable de sa femme à qui il envoyait une petite pension. Freddy Stone connut l'adresse de l'épouse délaissée. Il prit aussitôt le train pour Indianapolis. Il se présenta devant la femme esseulée. Elle s'appelait Doris. Il lui exposa son cas. Il lui fit une peinture attendrissante de ses démêlés conjugaux. Il toucha d'abord la corde sentimentale. Doris, qui gardait une dent contre son mari trop volage, comprit le désir de vengeance qui animait Freddy Stone. Ce dernier expliqua alors son plan à Doris et lui offrit — **business is business** — vingt mille dollars pour jouer le rôle qu'il attendait d'elle. Doris soupesa mentalement la maigre pension alimentaire que son mari lui servait bénévolement et les vingt mille dollars de l'époux vindicatif. Elle accepta de collaborer à sa vengeance.

Freddy Stone l'emmena incontinent en Californie et lui conseilla de se cacher dans un petit hôtel de Los Angeles afin de ne point attirer l'attention. C'est alors que le rideau se leva sur le vaudeville dont je vous parlais tout à l'heure.

Les acteurs allaient être Doris, quatre « gangsters » costumés en détectives, la belle Barbara et le non moins séduisant Lewis Morrill. La scène se déroula dans sa villa de Santa Monica. Car, bien entendu, l'amoureux à la tête de mouton romantique, ne paraissait jamais au bungalow de Freddy Stone à Beverley Hills. C'était Barbara qui, de temps en temps, allait chez lui jouer au ping-pong, au jacquet ou à la main chaude.

Un après-midi, alors que Barbara et Lewis Morrill échangeaient des balles sur le court de tennis, le maître d'hôtel japonais vint annoncer à l'acteur que cinq personnes désiraient parler à Miss Barbara d'Acosta. Ce n'étaient pas quatre hommes et un caporal, mais quatre messieurs en veston et une dame en noir. Barbara pria son ami de l'attendre et elle plaisanta :

— Ce sont probablement des amateurs d'autographes.

Elle méditait déjà quelque dédicace inédite sur ses photographies, quand la mine grave des cinq inconnus lui donna à réfléchir. Le plus gros des quatre hommes la salua cavalièrement et demanda :

— Miss Barbara d'Acosta, je suppose ?

— Oui. Vous désirez me parler ?

Et l'homme de glisser son pouce derrière le revers de son veston pour montrer son insigne d'inspecteur de la police secrète (cet insigne d'ailleurs était faux).

— Oui. Nous sommes venus assister à l'entretien que cette dame ici présente désire avoir avec vous.

Barbara remarqua alors la femme en noir. Elle demanda :

— Qui êtes-vous, Madame ?

Et l'autre, ménageant ses effets comme au théâtre, de répondre :

— Je suis Mrs Doris Morrill, l'épouse légitime de Lewis Morrill, le propriétaire de la maison dans laquelle vous vous trouvez actuellement.

Barbara d'Acosta flaira le danger. Elle céla son émotion et fit entrer les cinq personnes dans un petit salon. Alors, elle affecta de sourire aimablement et très femme du monde, demanda :

— Q'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite, Mrs Morrill ?... Car, à vrai dire, votre mari ne m'avait jamais parlé de vous.

Le gros détective se leva et tira de son portefeuille un papier officiel qu'il montra à Barbara. C'était le certificat de mariage de Doris. Celle-ci s'exprima alors en ces termes :

— Maintenant que vous êtes convaincue de l'exactitude de mon état-civil, je vais vous dire pourquoi je suis venue ici...

Pour vous demander raison de votre attitude auprès de mon mari... Pour mettre un terme à vos manœuvres qui sont une tentative flagrante de me prendre l'affection de mon mari... En un mot, je suis venue pour vous demander de mettre un terme à tous ces agissements !

J'interrompis le récit de mon ami Brettwyn :

— J'ai lu souvent dans la presse américaine des comptes rendus de procès singuliers intentés par une femme mariée à une autre femme mariée parce qu'elle lui a, selon le jargon juridique du pays, « dérobé l'affection de son époux ». S'agirait-il d'un cas de ce genre ?

— Parfaitement. Si vous avez pris ces procès pour des galéjades de journalistes, vous vous êtes trompé. Tout se monnaie ici. Les chorus girls, les Ziegfeld Follies, les Earl Carrol Vanities, les mannequins, les demoiselles de société, les quart de mondaines des grandes villes comme New-York et Chicago connaissent comme un homme de loi le procédé qui consiste à compromettre avec des lettres un amoureux naïf. Elles lui extorquent ainsi une belle indemnité qu'on appelle ensuite « le baume du cœur ». Il y a des cœurs simples qui se laissent embaumer avec mille dollars. Il y en a de plus endurcis qui exigent un embaument de première classe de vingt-cinq ou cinquante mille dollars. Neuf fois sur dix, l'amoureux imprudent, pour éviter le scandale d'un procès, s'exécute. Et le jeune cœur embaumé n'a plus qu'à changer de sarcophage pour continuer l'aventure dans un autre alcôve...

Mais pour en revenir à Barbara et à Doris, les voici donc face à face. Barbara a écouté les paroles nettes et précises de l'épouse bafouée. Elle comprend le danger. Elle demande à Doris :

— Et si je ne mettais pas un terme à mes relations, purement amicales, croyez-le bien, avec votre mari ? Qu'arriverait-il ?

— Il arriverait ceci, Miss d'Acosta. Forte de mon droit, forte des lettres que je possède, adressées par vous à Lewis (car ce roubard de Freddy Stone avait détourné la correspondance de sa femme et remis quelques pièces à conviction à sa complice docile), forte de tous ces témoignages, entre autres de votre présence ici à six heures du soir en pyjama, constatée par ces quatre gentlemen de la police, je vous intenterai un procès en cinquante mille dollars de dommages-intérêts. Le juge m'en accordera trente-cinq mille au moins et le scandale brisera votre carrière cinématographique. Si vous tournez encore, vos appointements seront saisis et vous travaillerez dorénavant pour dédommager la femme de votre bel ami... A vous de choisir, Miss d'Acosta !

Barbara, poupée blonde aux yeux d'émeraude, n'a de la petite écervelée que l'aspect extérieur. On l'a surnommée « l'Ange d'Hollywood ». Mais c'est, en réalité, un ange astucieux comme une vieille fouine et pour qui un dollar représente un dollar. Vous n'avez pas eu l'occasion de la voir à l'œuvre. Mais nous autres qui connaissons Barbara sur le bout du doigt, si l'on peut dire, nous pouvons vous affirmer qu'elle rendrait des points au plus retors des agents de change de Wall Street. Au temps de la prospérité, de 1925 à 1928, elle a gagné un argent fou en spéculant sur les terrains pétroliers de Guadalajara au Mexique et elle a décuplé son capital en

jouant sur les Eagle Motors. Je vous donne ces détails en passant pour que vous compreniez la réaction immédiate de Barbara devant les fermes paroles de Mrs Morrill. Une petite exaltée aurait pris en plaisantant les menaces de Doris et continué de jouer le feu. Mais Barbara n'était pas de celles-là... Elle réfléchit quelques instants, puis se levant délibérément, elle dit à Doris :

— Voulez-vous m'attendre ici, Mrs Morrill ?... Je reviens dans deux minutes.

L'épouse offensée attendit avec les quatre « gangsters » détectives. Bientôt Barbara reparut en costume de ville. Elle tenait son pyjama à la main. Elle le lança sur un fauteuil et dit sans rhétorique inutile :

— Mrs Morrill, j'ai compris. Je vous laisse le pyjama. Vous pouvez vous en servir, car je vous cède en même temps la place dans le bungalow de votre époux. A partir d'aujourd'hui, vous pourrez dire à Lewis que je le dispense de me dire bonjour quand il me rencontrera...

Et Barbara, le nez en l'air, passa devant les quatre détectives en rang, tandis que Lewis Morrill inquiet de sa longue absence apparaissait enfin pour se trouver face à face avec la petite exilée d'Indianapolis.

L'Epilogue est très simple. Barbara rentra ce soir-là au bungalow conjugal.

Freddy l'attendait. La jeune femme lui déclara :

— Je vais vous en annoncer une bien bonne, « dearling ».

Je parie que vous ne saviez pas que Lewis Morrill était marié ?

— Ma foi non, répliqua Freddy Stone avec ingénuité.

— Parfaitement, mon cher. J'ai appris ça aujourd'hui...

Alors, depuis que je le sais marié, ce garçon ne m'intéresse plus du tout. J'espère même n'avoir plus à tourner dans les mêmes films que lui.

Ceci se passait il y a quelques mois. Depuis ces événements, la paix règne dans le ménage Barbara-Freddy. Lewis Morrill, d'abord désolé, s'est consolé avec la Cubaine tatouée des studios des « Amalgamated Artists » et sa femme est retournée à Indianapolis avec le gros chèque de Freddy Stone. Je parierais bien dix dollars que rien ne viendra bouleverser leur bonheur pendant deux ou trois mois encore.

— Seulement trois mois ?

— Oh ! oui. Car, à Hollywood, la durée des hyménées est très limitée. Les alliances, ici, sont de cire et fondent au soleil de Californie. Tout le monde est convaincu que Freddy Stone peut dormir tranquille pendant quelque temps encore. Je dis quelque temps, car on chuchotait déjà l'autre soir, au **Cabaret du Top Hat** que Barbara a lancé un regard incendiaire au Colonel Hurrycold, le fameux explorateur anglais qui a tourné ce film documentaire « Les Vierges du Zambèze », en Afrique Australe. Cela se passait au bal de vendredi, à l'**Ambassadeur** de Los Angeles. Le Colonel Hurrycold est, paraît-il, célibataire... Alors vous comprenez les paris sont ouverts de nouveau !

— Mais, mon cher, comment pouvez-vous être au courant de tous ces petits secrets d'alcôve ?

Alors, mon ami Brettwyn posa sa tasse sur la table et ricana :

— Les secrets d'alcôve ? Je vais vous en donner la définition : ce sont des champs de vitesse qui courent de bouche en bouche.

Maurice DEKOBRA.



EST-IL VRAI QUE LE PUBLIC NE PREND PLAISIR QU'AUX FILMS RIGOLOS ?

LE cinéma fut toujours pourri de préjugés. Des exploitants, anciens déballeurs forains ou ex-bistrots qui n'avaient jamais fait de psychologie en leur existence exclusivement commerciale, prétendent connaître « leur public », comme ils disent. — **Mon public** veut ceci, **mon public** a horreur de cela !

Telles sont les antiennes que nous entendons depuis que le cinéma a capté les faveurs populaires.

C'est ainsi que ces Aristarque ignorants et prétentieux déclarèrent toujours indésirables les films à tendance intellectuelle — cela va de soi. Ils assassinèrent Louis Delluc dont ils se réclament presque aujourd'hui. Ils outragèrent les premiers films de Marcel L'Herbier et ce ne fut pas de leur faute si un chef-d'œuvre comme **El Dorado** pénétra la grande masse du public au point de rester aussi vivant dix ans après sa sortie et jusqu'à l'avènement du parlant.

Les quelques rares vedettes qui eurent du génie chez nous ne trouvèrent pas grâce devant la censure de ces exploitants psychologues. Ils injurièrent Eve Francis et Catherine Hessling fut leur bête noire. Nadia Sibirskaïa en fut réduite à chercher des cachets de figurante beaucoup par leur faute.

— **Mon public** n'aime pas Eve Francis. Elle est trop fière !...

— **Mon public** déteste Catherine Hessling. Elle est exagérée !...

Les exploitants, ex-déballeurs sur les champs de foire et psychologues, confondaient leur propre goût avec celui des spectateurs qui, quoi qu'ils disent, ne leur appartiennent nullement.

Je fais tout de suite la part des choses et vouant au pilori les directeurs qui s'efforcèrent de tuer l'art cinématographique par tous les moyens possibles, je rends hommage aux chefs d'exploitation intelligents et sensibles qui assurèrent la sortie et le succès des belles œuvres de l'écran.

Depuis quelque temps, surtout depuis deux ou trois années, les mêmes bistrots en rupture de comptoir vont proclamant qu'il faut à leur public des films rigolos — ils disent comiques, c'est plus noble ! Exclusivement des films rigolos !

Nos bons exploitants qui n'ignorent rien de la logique comme ils n'ignorent rien de la psychologie, partent du syllogisme suivant : la crise engendre le cafard, la meilleure manière de tuer le cafard c'est de rigoler, donc donnons à **notre public** des films exclusivement rigolos.

Pauvre public ! Etre ainsi mené à coups de syllo-

gisme alors qu'il s'accommoderait si bien d'un peu de fantaisie et de libre disposition de lui-même !

Je ne médis pas du film comique. Même quand il ne s'élève pas au ton classique d'un Charlie Chaplin il a sa place dans les programmes, car il est sain et salutaire. Molière fit **L'Avare** et **Don Juan**, mais il fit aussi **Les Fourberies de Scapin** et **Le Médecin malgré lui**.

Donc vive le film comique ! Mais de là à nous obliger à rigoler tout le temps au cinéma, il y a un monde. C'est réduire considérablement les ressources d'un art que de le limiter à une seule forme d'expression surtout quand cette forme est la moins esthétique et la moins élevée de toutes.

Je ne nie pas le succès de bons films comme **Fra Diavolo**, **Le Kid d'Espagne**, **La Garnison Amoureuse**, **Charlemagne**, **Bach millionnaire**. Mais si nous jetons un coup d'œil sur la liste des films qui depuis un an ont obtenu et obtiennent toujours le plus grand succès nous voyons les titres suivants : **Back Street**, **La Vie Privée d'Henry VIII**, **Les Misérables**, **La Rue sans nom**, **Vol de Nuit**, **Tunnel**, **La Croisière Jaune**, **Prologues**, **L'Homme invisible**, etc. etc...

Ce ne sont pas là précisément des films rigolos !

Je comprends bien que les exploitants-logiciens-psychologues dont je parlais plus haut ne donnent pas cette pâture à **leur public** qui ne la réclame pas pour la bonne raison qu'il ne la connaît pas.

Et nous touchons peut-être là du doigt le vice rédhibitoire de l'organisation commerciale du cinéma. Le public — je parle du public en général et non du public appartenant en propre à tel ou tel exploitant — ce public qui est vous, moi et tout le monde, veut être renseigné, impartialement, sincèrement, en dehors des bruyants tam-tam de la publicité. Il veut être informé de la production française et étrangère, et ne pas être obligé de s'en remettre uniquement au goût de ses mauvais bergers.

Une enquête large et impartiale menée parmi les spectateurs habituels des cinémas nous convaincrerait de cette vérité que le public n'entend être inféodé à aucun genre, qu'il veut librement choisir selon son goût, selon son humeur, des films gais, des films tristes, des films neutres, pourvu que ces films soient bons.

Non le public ne demande pas uniquement à rigoler au cinéma...

Edmond EPARDAUD.



Ann DVORAK.

NOS CRITIQUES...

TOBOGGAN

Henri Decoin a tourné ce film d'après un scénario dont il est l'auteur. **Toboggan** marque le retour — et non les débuts comme on l'a dit — de Georges Carpentier au cinéma. C'est la triste expérience d'un boxeur ruiné, vieilli et oublié, qui veut remonter sur le ring pour l'amour d'une femme qu'il a sortie de la misère et qui l'abandonne au premier insuccès.

Encore qu'on y déplore des scènes inutiles et des piétinements dans l'action, **Toboggan** offre quelques mérites, en particulier dans les passages nettement sportifs. Arlette Marchal dessine avec beaucoup d'art la transformation d'une femme par la fortune. Carpentier est mieux que dans ses autres films. Raymond Cordy est excellent dans un rôle de soigneur parigot. Paul Amiot est très bien.

Marcel LAPIERRE.

LA BELLE DE NUIT

Il est toujours périlleux de transformer un drame scénique en film. Louis Valray, en reprenant l'intrigue de la pièce de Pierre Wolff, a su faire disparaître le découpage théâtral et donner du mouvement et de la couleur à cette étude psychologique. Véra Korène a représenté avec beaucoup de talent la prostituée qui, pour prendre revanche sur les hommes, a accepté de servir la vengeance d'un amant trompé.

Les scènes qui se déroulent dans le quartier réservé de Toulon sont d'un puissant naturalisme que le cinéma français n'avait encore jamais atteint. Il y a des tableaux pittoresques qu'on ne saurait recommander pour les enfants... On note là une intéressante tendance à ne plus considérer le cinéma comme une transposition de la Bibliothèque Rose.

Parmi les personnages : Aimé Clariond, Nicole Martel, Paul Bernard, Germaine Brière. — M. L.

SAPHO

Pour l'adaptation du célèbre roman d'Alphonse Daudet, Léonce Perret s'est ingénié à recréer l'atmosphère du Paris de 1880. Il y a réussi par des reconstitutions de décors et par des « notations » de quelques détails en gros plan.

Une scène d'amour de **Sapho** entre Sapho (Marie MARQUET) et Jean Gaussin (François ROZET)

Mary Marquet n'était peut-être pas la femme du rôle. Cette Sapho, même en bénéficiant du doute rétrospectif, manque un peu d'allure. Son partenaire, François Rozet est un peu gauche, effacé. Il est vrai que le personnage le veut ainsi. Charpin, en oncle méridional, est amusant et naturel. Nadia Sibirskaja, en une très courte scène, rappelle qu'elle est une grande artiste. — M. L.

LE ROSAIRE

Le Rosaire est un roman de Florence Barclay duquel on a tiré une pièce à l'usage des abonnés de l'Odéon. C'est le type du roman « convenable » dont, à la fin du siècle dernier, on permettait la lecture aux jeunes filles dès que celles-ci ne portaient plus leurs nattes dans le dos.

Gaston Ravel a imaginé sans passion cette histoire d'amour noble, chaste et pur. Il a eu besoin d'un couple d'amoureux de tout repos, très « feuilletton familial » : il a utilisé Louisa de Mornand et André Luguet. — M. L.

JEUNESSE

Georges Lacombe, avant d'être metteur en scène, fut l'assistant de René Clair. On retrouve dans ses films la marque de cette école et il ne faut pas s'en plaindre.

Jeunesse est une simple histoire de la vie populaire de Paris. Des petits amoureux, des chansons, des joies pures, de gros chagrins. Tout cela bien conduit, bien présenté, avec art et sensibilité.

Des interprètes vraiment jeunes et qui, bien dirigés, font de leurs rôles des créations sincères et charmantes : Lisette Lanvin, Paulette Dubosc, Robert Arnoux, Jean Servais, Louis Allibert. — M. L.

LE GRAND JEU

C'est le premier film tourné en France par Jacques Feyder depuis les **Nouveaux Messieurs**. C'est une œuvre solide, bien construite, qui vient donner à la cinégraphie française un appoint important.

Le scénario a été écrit spécialement pour l'écran par Feyder et Charles Spaak :

Un jeune homme qui s'est ruiné pour une femme capricieuse s'engage à la Légion étrangère. Dans un café chantant marocain, il rencontre, plus tard, une femme qui ressemble étrangement à l'ouvrière de sa ruine et dont le passé lui est inconnu. Un cas intéressant se trouve posé : cette femme est peut-être l'« autre ». En tout cas le légionnaire trouve auprès de cette fille commune, dénuée de goût, une illusion. Le jour de la libération venu, il décide de rentrer en France avec sa nouvelle compagne. Soudain, il se retrouve en face de la « vraie ». Le charme s'est évanoui. La maîtresse d'autrefois est toujours aussi indigne ; la remplaçante a perdu toute valeur représentative. L'homme, qui n'a plus rien à espérer, rengage. Au bout de sa carrière de militaire, c'est la mort qui l'attend.

Le grand jeu se distingue par les qualités de sa composition, en particulier par une précision du montage qui n'est pas monnaie courante dans les films français. Les scènes s'assemblent avec une parfaite logique : rien d'inutile. Tout détail indiqué a son importance pour expliquer les faits ou pour définir la psychologie des personnages.

Tous les interprètes sont bons, très bons, et on sent dans leur jeu l'influence du metteur en scène. Marie Bell tient deux rôles : celui de la femme fatale et celui de la pauvre fille — pour le second sa voix a été doublée. Pierre-Richard Willm est le légionnaire. L'admirable artiste qu'est Françoise Rosay a fait une étonnante composition : une patronne de café-hôtel, tireuse de cartes à l'occasion. Elle apporte dans ce personnage du naturel, de l'émotion, toute la gamme des sentiments. Son mari (dans le film) est Charles Vanel qui s'est fait une tête et une corpulence de tenancier indolent, trop nourri et égrillard. Georges Pitoëff est un sympathique légionnaire russe. Nommons aussi Line Clevers, Camille Bert, Nestor Ariani, Larquey.

Une musique spéciale a été composée par Hans Eisler.

On trouvera dans **Le Grand Jeu** une atmosphère vraie, ce qu'on ne rencontre pas dans la plupart des films. — M. L.

CASANOVA

Les aventures de Casanova, déjà filmées en « muet » par Alexandre Volkoff, ont été reprises en « parlant » par René Barberis. Même vedette : Ivan Mosjoukine au sourire faunesque, plausible chevalier de Seingalt. Quelques épisodes de la vie tumultueuse du Don Juan vénitien ont été traduits en tableaux agréables, avec le concours du peintre Boris Bilinsky pour les décors et les costumes.

De jolies femmes, dont quelques-unes — Léda Ginely par exemple — se montrent dans un déshabillé total, ajoutent à la grâce de ces compositions très XVIII^e...

Henry-Laverne est un valet de comédie très drôle. Marguerite Moreno silhouette avec esprit une vieille dame sensuelle. Citons encore Jeanne Boitel, Magdeleine Ozeray, Colette Darfeuil, Marthe Mussine, Véra Markels, Nicole de Rouves, Saturnin Fabre, Pierre Larquey, Emile Drain, Pierre Moreno. — M. L.

SI TU VOIS MON ONCLE

Le réalisateur belge Gaston Schoukens est l'auteur de ce film qui amusera sans doute les spectateurs mais qui ne brille pas par la technique. Principaux personnages : Colette Darfeuil, Alice Tissot, Gaston Jacquet, Gladys Warland, Jean Noret, Victor Pujol.

Du vaudeville teinté d'opérette... — M. L.

LES DEUX CANARDS

Le scénario est amusant et spirituel. Il provient d'ailleurs d'une pièce de Tristan Bernard. Des circonstances que l'on peut qualifier d'amoureuses ont conduit un journaliste parisien à écrire, dans une ville de province, sous deux noms différents, pour deux journaux férocement adversaires.

Gélidon — c'est son vrai nom — se met dans le pénible cas d'avoir un duel avec Montillac — c'est son pseudonyme.

La situation est excellente et prête à de joyeuses péripéties, que Eric Schmidt a mises en scène. Les principaux personnages de cette solide farce sont représentés par Florelle, René Lefèvre, Saturnin Fabre, Dranem, Simone Héliard, Christiane d'Or, Goupil, Guy-Sloux, Jules May. — M. L.



Dans **Le Grand Jeu** Line CLEVERS campe avec humour une fille de cabaret.

LITTLE WOMEN (LES QUATRE FILLES DU Dr. MARCH)

Voici une des œuvres les plus belles et les plus sincères que le cinéma nous ait données depuis longtemps.

Little Women est l'histoire de quatre jeunes filles, qui se passe dans une petite ville des Etats-Unis vers 1864, au temps de la guerre du Nord contre le Sud. Le film est tiré du célèbre roman de Louise Alcotts qui est aussi connu dans les pays anglo-saxons que **Sans Famille** ou **Le Petit Chose** chez nous. Nous assistons à la vie simple et heureuse de Jo, Amy, Beth et Meg qui grandissent près de leur mère dans une atmosphère d'amour et de bonté.

Le scénario ne peut se raconter. Il faut voir ce film splendide que l'on peut sans exagération qualifier de chef-d'œuvre. Il vous donnera une émotion profonde et vous serez pris dans le fond de votre cœur par la beauté des sentiments exprimés.

La réalisation est remarquable. La plupart des scènes sont de véritables tableaux d'art. Le metteur en scène a réussi à faire revivre cette époque disparue avec une délicatesse et une fraîcheur trop rares au cinéma.

L'interprétation est non moins remarquable. Le film est mené par la nouvelle vedette américaine Katharine Hepburn dont nous n'avions vu encore en France aucun grand film. On

Colette DARFEUIL (La Corticelli) dans **Casanova**.





Une charmante scène de **Les quatre filles du docteur March**.

a comparé Katharine Hepburn à Greta Garbo ou à Marlène Dietrich. Ce n'est pas un compliment à lui faire. Katharine Hepburn est beaucoup mieux. Cette actrice qui nous rappelle Réjane possède une vie, un tempérament artistique, et une sincérité d'expression qui la mettent mille fois au-dessus de toutes les vedettes fabriquées par le bluff et la publicité. Katharine Hepburn est arrivée grâce à son talent qui est grand.

Dans les rôles des trois sœurs, plus effacées naturellement mais non moins charmantes : Joan Bennett, Frances Dee et Jean Parker. Citons également l'interprétation étonnante de Paul Lukas, Spring Byington (la mère) et Douglass Montgomery (Laurie).

Sincèrement, **Little Women** est une des plus belles œuvres cinématographiques non seulement de 1934 mais encore de tous les films produits depuis le cinéma parlant.

Pierre AUTRE.

VOLGA EN FLAMMES

Cette adaptation d'une nouvelle de Pouchkine a été réalisée en Tchécoslovaquie par Tourjansky. Elle présente quelque analogie avec **La Volga en feu** du régisseur soviétique Jury Taritch. C'est également l'histoire d'un cosaque rebelle qui voulait être proclamé tsar. Ce rôle est tenu avec l'autorité qu'on devine par Valère Inkijinoff, l'inoubliable Timour de **Tempête sur l'Asie**.

Une intrigue d'amour s'inscrit dans le cadre sanglant de cet événement historique. Les personnages en sont : Albert Préjean qui, malgré l'uniforme, ne paraît pas extrêmement russe ; Danielle Darrieux, dont la gentillesse fait impression ; Raymond Rouleau, en jaloux cruel et de mauvaise foi. On revoit avec plaisir Nathalie Kovenko, toujours charmante.

Il y a dans **Volga en flammes** du bon et moins bon... L'ensemble est soutenable. — M. L.

PARIS-DEAUVILLE

Jean Delannoy raconte en images plus ou moins heureuses l'aventure de deux aviateurs arrivés à l'improviste dans un castel des environs de Deauville. L'aviateur, c'est André Roanne et Armand Bernard est son mécanicien. Marguerite Moreno se présente dans un de ses rôles habituels d'amoureuse périmée. Monique Rolland et Germaine Sablon représentent la jeunesse.

Le comique bordelais Tichadel est un musicien sentimental et ahuri.

C'est un film du genre dit « gai » et du modèle courant. Les scènes de plage ne font pas oublier les agréables tableaux des baigneuses américaines. — M. L.

REINE CHRISTINE (QUEEN CHRISTINA)

Nous attendions avec impatience de voir ce film. Il nous a franchement déçus. Au lieu du chef-d'œuvre promis, nous nous sommes trouvés en présence d'une œuvre froide, lente et profondément ennuyeuse. Certes, les admirateurs de Greta Garbo ne seront peut-être pas de notre avis car, comme on peut s'en douter, tout le film est fait pour mettre en valeur la vedette scandinave : Greta Garbo en jeune fille, Greta Garbo en vêtements d'homme ; Greta Garbo en grande amoureuse ; Greta Garbo en robe de style, etc. Tout cela est bien conventionnel et ne comporte réellement aucune émotion sincère, aucun caractère artistique. On peut se demander si les méthodes habituelles de travail d'Hollywood conviennent bien au genre du film historique romancé comme **La Vie privée de Henry VIII**, **Catherine de Russie**. Marlène Dietrich vient de tourner un film dans lequel elle incarne **Catherine de Russie** : nous verrons ce que c'est. Mais en attendant nous pouvons affirmer que Rouben Mamoulian a manqué sa **Reine Christine**. Est-ce le sujet, est-ce la star qui l'ont gêné ? Au point de vue photographique il faut reconnaître que certains plans de Garbo sont magnifiques, en particulier la scène finale. Mais sont-ce des éléments d'intérêt suffisant pour un film qui dure près d'une heure trois-quart ? — P. A.

Albert PREJEAN et Danielle DARIEUX dans **Volga en flammes**.



SERENADE A TROIS (DESIGN FOR LIVING)

Ernst Lubitsch, metteur en scène allemand qui travaille depuis dix ans à Hollywood est un spécialiste du film léger et spirituel. Les amateurs de cinéma n'ont pas oublié ces charmantes comédies qu'il nous donna au temps du muet : **Le Cercle du Mariage**, **L'Eventail de Lady Windermere**, **Kiss me again**. L'année dernière Lubitsch réalisa ce film délicieux : **Trouble in Paradise** inconsiderablement intitulé en France **Haute Pègre**.

Voici maintenant **Sérénade à trois**, dont le titre américain est **Plan de vie**. C'est l'adaptation d'une pièce du jeune auteur et acteur anglais Noel Coward, l'auteur de **Cavalcade**. On ne pouvait imaginer pour le cinéma un sujet plus osé et plus délicat. Une femme amoureuse de deux amis qui se donne alternativement à l'un et à l'autre et, finalement, se marie à un troisième. Mais les deux premiers reviennent et l'on prévoit que ce sera cette fois une sérénade à... quatre.

Lubitsch a traité ce sujet d'une façon magistrale et vraiment spirituelle. Peut-être pourra-t-on reprocher à ce film d'être lent, trop dialogué et de manquer d'éléments visuels ? Mais pour les spectateurs comprenant l'anglais, c'est un vrai régal. Ajoutons que le film est remarquablement interprété par Miriam Hopkins, que l'on vit déjà dans **Trouble in Paradise**, Gary Cooper et Frederic March, les deux amis et Edouard Everett Horton, le mari légal. — P. A.

UNE SOIREE ETRANGE (OLD DARK HOUSE)

Ce film, vieux de trois ans, ne méritait pas le battage qu'on lui a fait. Comme œuvre d'épouvante, nous avons vu mieux et, avouons-le, ce n'était pas difficile.

Cette « soirée étrange » se passe dans une vieille maison du Pays de Galles dans laquelle, au cours d'un orage, viennent échouer trois hommes et deux femmes qui ont été arrêtés par l'inondation. Dans la maison habitent une vieille femme sourde, un centenaire « gâteux », une brute sauvage, un fou dangereux et un quinquagénaire peureux. La brute s'enivre et veut violer l'une des femmes. Le fou s'évade de sa chambre et essaie de mettre le feu à la maison. La vieille maudit la jeune femme qui a dû se mettre en chemise, sa robe étant trempée, etc... Bref une suite de faits incohérents et sans vraisemblance qui ne peuvent effrayer personne. Le film d'épouvante doit avant tout être logique (voir **L'Homme Invisible**).

On a spéculé pour lancer ce film sur le nom de Charles Louhgton dont c'étaient là les débuts au Cinéma. De même pour Gloria Stuart. Quelques scènes où le sex-appeal et le déshabillé des interprètes féminines est mis à contribution sont seules agréables. Quant au reste c'est irrémédiablement manqué. On pourrait appeler ce film « Fais-moi peur... » — P. A.

NANA

On attendait avec une certaine impatience ce film, qui nous promettait de ressusciter l'une des œuvres les plus gigantesques de Zola.

Nana est venu... mais Zola n'a point revécu.

Il est navrant de constater combien les Américains, en dépouillant cette œuvre pour l'écran, ont montré qu'ils n'avaient rien compris à l'idée dominante de l'écrivain. Le personnage multiple de **Nana**, si complexe et si fort, s'est amenuisé au point de devenir banal et conventionnel. Une femme coquette, mais comme toutes les autres coquettes, incomprise, mais comme toutes les incomprises, voilà ce qu'est devenue **Nana**, mêlée à une intrigue d'amour malheureux sans rebondissements et sans vérité humaine.

Il convient toutefois de louer grandement Anna Sten, qui a su apporter à cette transposition malheureuse la grande lumière de sa personnalité.

Le film, du reste, est assez adroitement fait, quant au point de vue technique. Certaines scènes sont pleines d'atmosphère, et constitueraient, si l'on ne suivait pas l'intrigue, du



Un bel ensemble de **La reine Christine**.

bon cinéma. Citons en passant, l'habileté du tirage français, dû à J. V. Bréchnignac.

En bref, un film moyen, qui devrait porter un autre titre que celui de la grande œuvre qu'il trahit. — Géo Bosch-Stein.

SUZANNE... C'EST MOI.

Un film curieux, original qui nous sort de la banalité courante.

Lilian Harvey, fine et souple comme une liane anime cette comédie. Son long corps fuselé évoque toute l'harmonie de la danse.

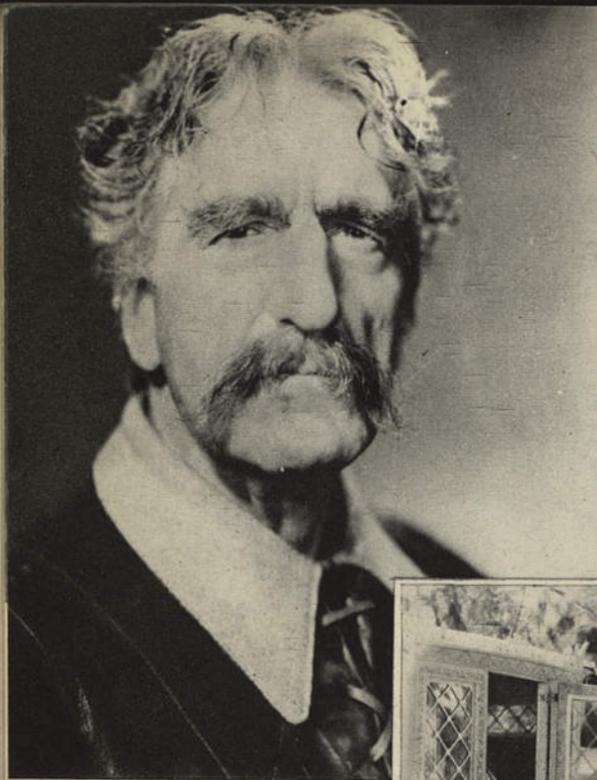
Géna Raymond (Tony) est beau et sympathique. Il aime avec une ardeur puérile et anglo-saxonne. Leslie Banks est avec autorité un impresario cupide. Les marionnettes Podrecca Piccoli donnent à cette action un jeu simpliste, un relief saisissant. Les décors sont très heureusement brossés et enfin et surtout, la version originale en anglais avec sous-titres français nous préserve de cet affreux « dubbing » dont on a trop tendance à abuser aujourd'hui. — G. d'Hervillieux.

LAC AUX DAMES.

Etait-ce une gageure ? Peut-être ; en tous cas, c'est une réussite. La firme dont les destinées sont présidées par les puissantes initiatives de M. Ph. de Rostschild, a osé enfin sortir une production française qui ne soit pas du théâtre mis au cinéma. Certes, ce n'est pas un chef-d'œuvre cent pour cent. Le mouvement magnifique, le jeu des artistes, la photographie, les éclairages et le cadre du Tyrol, tout cela est splendide, mais ne suffit pas à donner au roman de Vicky Baum une véracité, ni même un intérêt qui dépasse l'honnête moyenne.

Les protagonistes sont excellents chacun dans leur genre. Jean-Pierre Aumont est nettement beau, sa nage est excellente, et c'est un parfait comédien. Rosine Deréan nous offre un profil d'une grâce parfois touchante. Simone Simon et Illa Meery ne se laissent d'ailleurs pas éclipser par sa beauté. Mais venons au sujet :

Il est d'une puérilité et d'une sentimentalité qui fera, certes, pâmer les midinettes et verser quelques larmes aux dames d'un certain âge. D'autres, au contraire, partageront les sentiments conjugués de nos héroïnes pour le personnage que J.-P. Aumont a su remplir d'une plastique au sex-appeal troublant. Il n'en est pas moins vrai que, malgré ses défauts, son invraisemblance, et une histoire de smoking bonne pour les collégiens, **Lac aux Dames** reste une jolie bande, harmonieuse, et qui vaut bien d'être vue, à moins que vous ne préfériez jouer au billard russe. — J.-B. Etienne.



LA REINE CHRISTINE

Sauvage fillette ou sage Souveraine, Christine n'en est pas moins femme : les sens se font impérieux pour cette nature farouche et vive ; la Reine a un amant le chancelier Magnus, bellâtre intrigant qu'elle n'aime pas, mais qui sait assouvir parfois les rudes appétits de sa chair.

Cette liaison, bien que discrète, est connue du peuple, qui désire voir sa Souveraine mariée. Le vœu de chacun est qu'elle épouse son cousin le Prince Charles, valeureux guerrier, chef des armées suédoises. Mais la jeune femme ne se décide pas à accepter cette union : épouser Charles, c'est continuer à engager son pays dans une suite de guerres qui coûtent trop de vies ; assez de sang versé... et puis, Christine n'aime pas son cousin : elle ne peut se résigner à ce mariage diplomatique.

Pour fuir les mécontentements de la Cour, la jolie Souveraine multiplie ses escapades à travers la campagne qu'elle aime : libre de toute contrainte, galopant au milieu des neiges dans cette blanche féerie qui la grise, elle poursuit à travers la nature l'impossible idéal que cherche son âme complexe et assoiffée de vivre.

Un soir, bloquée par les neiges en une région lointaine, Christine se voit contrainte de coucher à l'auberge. Son travesti masculin lui permet l'incognito. Amusée de l'aventure, elle s'installe dans la salle commune, au milieu des roturiers. C'est alors qu'apparaît

l'« amour », sous les traits d'un gentilhomme espagnol, Don Antonio.

Christine est fascinée par la mâle beauté de l'étranger, qui, de son côté, ne laisse pas d'être intrigué par ce frère et doux jeune homme blond qui le dévisage. Le hasard malicieux rapproche les jeunes gens : ils bavardent, et sympathisent.

A ce moment, l'aubergiste, qui n'a plus de chambre pour Don Antonio, et ne peut pas le faire coucher à côté de ses laquais, propose à Christine de partager sa chambre avec l'Espagnol. La jeune Reine tressaille : comment refuser, sans se trahir ? Elle accepte donc, et voilà les deux compagnons réunis dans une intimité plus grande, qui commence à être « critique ».

Tant pis ! Risquant le tout pour le tout, la jeune femme avoue qu'elle n'est point un cavalier : la franchise de Christine déconcerte, puis attendrit Antonio ; sa beauté fait le reste. Insoucians, désireux de vivre la charmante aventure, l'Espagnol et la Reine deviennent des amants...

Trois jours ont passé, pleins de baisers et de promesses, dans la modeste chambre d'auberge. Christine a enfin trouvé celui que son cœur attendait. Antonio est, lui aussi, éperdument amoureux ; naturellement, il ignore la véritable identité de celle qu'il possède.

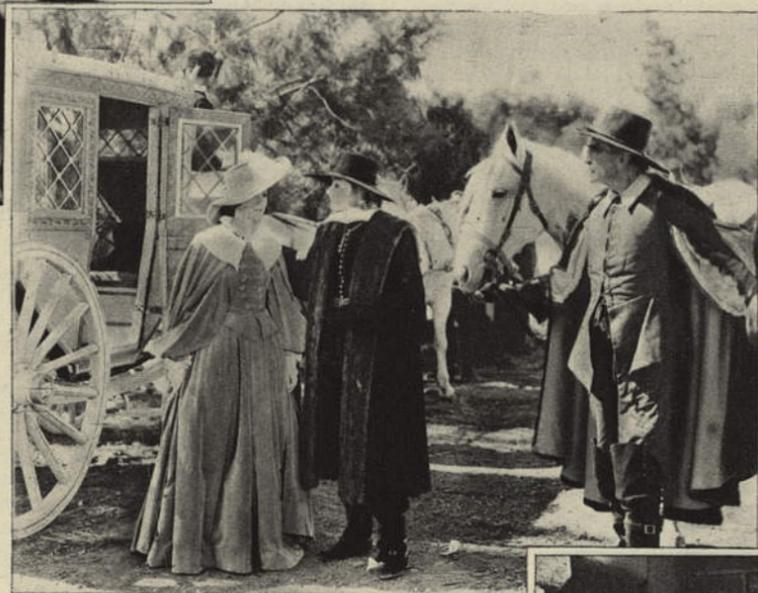
Mais les neiges ont



GRETA GARBO
et JAN KEITH
dans quelques scènes
de **La Reine Christine**.

En haut :
Le suivant de **La Reine
Christine**

Au milieu et en bas :
GRETA GARBO
dans deux scènes
émouvantes du film.



Il est des sentiments profanes qu'un peuple mêle inconsciemment au mysticisme, qu'il joint à l'amour de son culte en une même ferveur, en une seule pieuse adoration. C'est le cas de la Suède, nation protestante aux sentiments élevés, aux traditions inébranlables, qui a mis toute sa foi, tout son grand amour de petit peuple dans la personne de sa souveraine : la Reine Christine.

Curieuse personnalité que celle de cette jeune et jolie femme, dont les yeux clairs, brumeux comme le ciel de Suède, cachent ou trahissent un mélange de douceur et de fougue, d'indépendance ou de féminité.

Christine est sauvage : négligeant le plus souvent possible le luxe et l'ennui rigide des cours, elle passe des heures entières à courir la campagne à cheval, vêtue d'un costume masculin, et suivie de son fidèle écuyer ; ce vieil homme aux sourcils broussailleux et bourrus, lui sert de chambellan, de garde du corps, de confident et de femme de chambre, et l'étrange Reine à la silhouette d'androgyné, ne craint pas d'admettre dans son intimité ce dévoué serviteur, que son attachement de père nourricier rend inoffensif.

Mais une Reine doit aussi sacrifier, bien souvent, aux exigences de son trône : Christine en robe d'apparat, grave et digne, sait fort bien perdre au conseil des Ministres, sa folle dépouille d'amazone, et puiser des trésors de sagesse et de science dans le grand et noble souvenir de son père, le Roi Gustave-Adolphe, tué dans une bataille en luttant pour son pays.



fondus : il faut rentrer à Stockholm. Les amants font serment de s'y retrouver dans quelques jours.

Un coup de théâtre se produit : mais il cause à l'Espagnol de la douleur et de l'angoisse : Antonio venait précisément en Suède en vue de demander la main de la Reine pour son Souverain, le Roi d'Espagne.

Pris entre le devoir et l'amour, le gentilhomme ne sait que faire : la Reine le rassure. Jamais elle ne consentira à ce mariage, surtout à présent. Et, ne réfléchissant pas plus avant, les deux amants vivent intensément leur passion, méprisant usages, devoirs, missions et trônes !

Conséquence inévitable, le scandale ne tarde pas à éclater. Les sujets de Christine sont indignés de l'amour de leur Reine pour ce catholique espagnol qui ne la quitte pas. La révolution gronde...

Christine, Reine sage, comprend qu'il lui faut dompter ses sentiments si elle veut demeurer sur le trône. Mais l'amour est si grand que son cœur ardent ne peut se résoudre au sacrifice : elle abdiquera en faveur du Prince Charles, et partira pour l'Espagne avec son amant.

Mais le chancelier Magnus, qui voit ses plans amoureux et politiques détruits, provoque l'Espagnol. Un duel a lieu. Le destin cruel veut que ce soit Antonio la victime...

La douleur de la jeune femme est immense... Elle s'embarque, avec le corps de son amant, pour cette Espagne ensoleillée vers laquelle s'ouvriraient si grands ses yeux de brume... cette Espagne où, désormais, puisqu'elle n'y peut vivre son rêve exaucé, elle pourra pleurer son rêve mort...

Jacques DERISTEL.

Photos M.G.M.

Les contes
de
"CINÉMA"



L'ÉTÉ à Venise, cette année-là, en 1760, était presque étouffant.

Peu de gondoles circulaient sur les canaux, et de rares promeneurs se trouvaient sur la place Saint-Marc. Enfermés chez eux à l'abri des ardeurs du soleil, la plupart des Vénitiens goûtaient les douceurs du « farniente ».

Cependant, sur l'un des quais proches du Grand Canal, un homme d'assez pauvre apparence demeurait immobile, le regard fixe, semblant guetter

Avant de s'enfuir, Casanova (Ivan MOSJOUKINE) étreignit Mme Binetti (Léda GINELLY).

quelque chose ou quelqu'un. Au bout d'un instant, son regard s'éclaira, et avec un soupir de délivrance, le pauvre hère murmura :

— Enfin, le voilà !

Quittant son observatoire, il courut le long du quai et rejoignit une gondole richement décorée, que deux gondoliers maintenaient immobile en cet endroit.

Un homme riche et considéré de la République de Venise occupait ce petit bateau : le patricien Binetti.

Son espion s'approcha de lui et, le plus discrètement qu'il put, jeta :

— Casanova vient d'entrer chez vous, monseigneur.

— Ah ! le brigand ! gronda Binetti, qui sentit la colère le gagner.

Casanova n'était pas en effet un adversaire à dédaigner. Aventurier dans l'âme, cet homme, jeune, séduisant et sans scrupules, était la terreur des maris de Venise. Ses exploits amoureux ne se comptaient plus. Vrai amant, il s'attaquait indifféremment aux bouquetières de la place Saint-Marc comme aux dames de l'aristocratie. Et, rarement, il était repoussé.

Depuis quelque temps, Casanova rôdait auprès de Mme Binetti, belle Milanaise aux formes élancées et aux grands yeux noirs, souvent éclairés d'une flamme sensuelle. Cette fois encore Casanova avait-il triomphé ?

Le rapport de l'espion de Binetti ne laissait subsister aucun doute à ce sujet : secrètement, cet après-midi, Mme Binetti avait introduit dans son appartement l'incorrigible don Juan.

Fou de colère, le mari trompé jeta à ses gondoliers :

— Menez-moi chez moi. Et rapidement.

Dociles, les deux gondoliers firent force de rames vers la demeure du riche patricien.

Toute nue sur son lit, la belle Mme Binetti recevait de douces caresses de son amant, Casanova.

C'était vraiment une femme fort désirable que cette épouse infidèle. Le corps mince, la gorge menue, mais bien faite, la croupe agréablement rebondie, Mme Binetti semblait une jeune bac-

chante tout enflammée de désirs. Mal satisfaite par son mari, un homme âgé et peu porté à l'amour, elle vivait en ce moment dans les bras de Casanova une minute exquise.

Des bruits de pas rapides, puis un heurt subit contre la porte de la chambre à coucher, firent sursauter les amants, arrêtrèrent net leur élan. Mme Binetti avait reconnu le pas de son mari. Se levant d'un bond, elle désigna au chevalier le paquet de ses vêtements qui reposait sur un fauteuil.

En quelques instants, l'aventurier se rhabilla.

Mais Binetti s'impatientait, heurtait la porte de la chambre de coups redoublés.

Que faire pour lui faire prendre patience ?

Feignant de se réveiller seulement, d'une voix molle, et en baillant, Mme Binetti cria à travers la porte :

— Qui est là ?

— C'est moi, voyons !

— Ah ! bien. Je vais ouvrir. Mais, où est donc la clef ?

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles, Mme Binetti fit semblant de chercher une clef et Casanova disparut... par la fenêtre.

Enfin la porte s'ouvrit.

Plein de colère, Binetti entra dans sa chambre. Sa femme n'était plus nue. Un déshabillé galant voilait son corps, mais si légèrement... qu'il était presque plus tentant qu'auparavant. De Mme Binetti s'émanait une odeur de femme, mêlée à un parfum assez vif, qui troubla le vieux patricien.

D'une voix un peu moins brutale qu'auparavant, Binetti jeta :

— Où est Casanova ?

— Je n'en sais rien, répliqua sa femme, prenant un air d'innocence.

Encore nerveux, Binetti jeta un regard circulaire dans la chambre. Il aperçut dans le lit une forme humaine cachée sous le drap :

— Et ça ? gronda-t-il. Ce n'est pas Casanova ?

— Voyez vous-même, fit en souriant la maîtresse de l'aventurier.

Binetti se rua sur le lit, empoigna le drap, le tira avec violence et... découvrit le corps nu d'une femme !

— Que faites-vous là ? demanda le patricien stupéfait à l'inconnue, une jolie blonde au regard faussement ingénu.

— Mais la sieste, tout simplement avec mon amie, répondit la jeune femme.



Une cartomancienne avait prédit à la Corticelli (Colette DARFEUIL) qu'elle recevrait sous peu beaucoup d'argent.

Alors le regard de Binetti acheva de s'enflammer, et, d'une voix toute changée, il conclut :

— Eh bien, ne vous dérangez pas pour moi. Restez ici. Toi aussi ma chère amie.

Et, d'un air satisfait, il vit sa femme, de nouveau nue, se coucher auprès de son amie.

Cependant, convaincu qu'il avait été trompé, Binetti n'oubliait pas sa vengeance.

Inspiré par un certain Pogomas, secrétaire du « Conseil des Dix », il conçut le projet de perdre Casanova en le faisant passer pour un espion au service de l'empire d'Autriche. Le concours d'une femme lui était nécessaire pour réaliser ce dessein. Aussi s'aboucha-t-il avec la Corticelli, jeune danseuse peu farouche, à qui une cartomancienne avait prédit qu'elle gagnerait sous peu beaucoup d'argent.

Sans scrupules, la Corticelli accepta le marché proposé : attirer chez elle Casanova, et après une épuisante nuit d'amour, glisser dans la poche de son habit une lettre compromettante.

Le projet imaginé fut exécuté de point en point.

Chaque jour, Casanova recevait des lettres d'ardentes admiratrices. Celle que lui envoya la Corticelli ne le surprit donc pas, et il fut fidèle au rendez-vous.

La Corticelli avait promis d'épuiser toute la force virile de l'aventurier. Toute une nuit... blanche ne fut pas de trop pour parvenir à un tel résultat. Mais, au matin, saoulé d'amour, le corps brisé, l'aventurier fut à la discrétion de la jolie fille, qui en profita pour faire la besogne pour laquelle elle était payée.

Casanova eut été perdu sans le dévouement d'une jeune fille, qui l'aimait depuis longtemps : Angelica. Vraie jeune fille, celle-ci ne désirait pas subir

l'étreinte de l'aventurier, être une de ses nouvelles conquêtes. Son rêve le plus cher était de vivre près de lui, de lui venir en aide, si le besoin s'en faisait sentir.

Avant que Casanova ne mît les pieds dans la rue, elle le prévint du danger qui le menaçait : cachée derrière une porte, elle avait entendu l'ignoble Pogomas et la Corticelli discuter les conditions de leur accord.

Grâce à cet avis, Casanova évita une grave condamnation. Mais Binetti qui, dans la rue voisine, attendait avec quelques policiers, la sortie de l'aventurier, fut tellement furieux de voir son plan échouer qu'il s'emporta contre son ennemi. Casanova eut un geste malheureux... ce qui lui valut d'être hospitalisé durant un an dans la forteresse Saint-André.

Une nuit, avec la complicité d'Angelica, l'incorrigible aventurier s'en alla rosser son ennemi Pogomas et, discrètement, rejoignit son cachot.

Rendu bientôt à la liberté, il partit pour la France en quête de nouvelles aventures.

Près de Grenoble, dans une méchante auberge, Casanova fit connaissance d'une fort jolie femme, Anne Roman, toujours flanquée d'une vieille tante incandescente.

Comment se débarrasser de celle-ci ?

L'aventurier eut recours aux bons offices de Leduc, — son ancien geôlier, devenu son valet, — qui lui était tout dévoué. S'armant de courage, Leduc pénétra la nuit dans la chambre de la tante..., tandis que son maître achevait de façon assez cavalière de faire la conquête de la jolie Anne.

Cette brève aventure produisit une forte impres-

sion sur la jeune femme, qui s'éprit tendrement de son amant... d'une nuit. Aussi, un an plus tard, quand elle fut devenue la maîtresse du roi Louis XV, n'avait-elle point oublié Casanova. Souvent, à Versailles, quand elle était seule avec sa dame de compagnie, soupirait-elle : « Ah ! revoir cet homme, ne serait-ce qu'un instant ! »

— Gardez-vous en bien ! conseillait sa suivante. Vous avez des ennemis, des rivales... Mme de Pompadour ne guette que l'occasion de vous perdre.

C'était vrai.

La maîtresse en titre du roi, souffrait de se sentir supplantée par une simple provinciale. Perfidement, elle lui fit envoyer par une de ses amies une lettre d'invitation à une fête galante où, dit-on, Casanova se rendrait.

Anne Roman, folle de joie à la pensée de revoir, peut-être, son amant, s'y rendit.

La Pompadour s'y trouvait. Afin de perdre Anne dans l'esprit du roi elle avait imaginé un jeu galant vraiment original. A l'entrée des salons, chaque invitée et chaque invitée avaient reçu des numéros.

— Je vais maintenant, déclara la marquise de Pompadour, tirer au sort chaque fois deux numéros. Ceux-ci constitueront des couples. Les membres qui les composeront devront s'engager sur l'honneur à ne se rien refuser l'un à l'autre..., du moins au cours de cette soirée.

Un tel programme eut un succès fou. On applaudit, on serra de près les femmes, toutes de nature peu farouche : des danseuses d'Opéra et de gentilles courtisanes.

Rouge de honte, Anne tremblait d'entendre crier son numéro. Mais une voix murmura à son oreille :

— Anne, suivez-moi.

Surprise, la jeune femme se retourna. Casanova était devant elle.

— Aucune femme ne peut sortir d'ici ce soir, poursuivit l'aventurier, sans mon autorisation ou celle de la marquise de Pompadour. Venez avec moi, fuyez. Il est encore temps

Emue, Anne suivit Casanova et put fuir.

Grâce à l'aventurier vénitien, elle n'était pas compromise aux yeux du roi. Mais en sauvant Anne, Casanova s'était perdu lui-même : Mme de Pompadour le fit exiler.

Un matin, Casanova, monté dans une berline, vit s'éloigner cette gaie ville de Paris qu'il aimait tant.

Près de lui se pressait Angelica. L'aimant toujours, la jeune fille s'était résolue à se donner à lui.

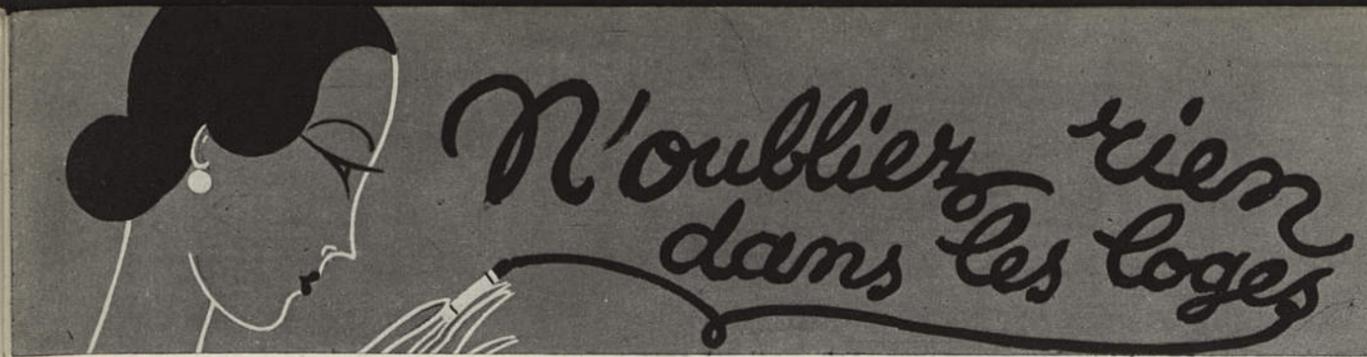
Que durerait ce bonheur ?

Elle ne voulait pas y penser. Elle était heureuse maintenant, cela seul comptait.

Henri LANNES.



Après de la Corticelli, Casanova passa une nuit délicieuse.



CE satané soleil ne va-t-il donc pas se cacher ? J'en ai marre, du beau temps ! fit Monsieur Pluche en élevant un regard courroucé vers le ciel désespérément bleu.

Sous la lumière chaude et blonde de la terrasse ensoleillée, j'interrompis la dégustation de mon cinzano pour contempler mon ombrageux compagnon : Monsieur Pluche est directeur de cinéma ; il est donc, par principe, ennemi du soleil et des beaux jours dorés.

— Evidemment, fis-je avec un sourire bête... ça gêne votre exploitation !

— Si ça la gêne ? Malheureux ! Dites plutôt que ça la tue ! Par ce temps-là, on va se promener... on ne vas pas au cinéma !

Je hasardai timidement :

— Pensez-vous, cependant, que les amateurs de ciné, les vrais, ne...

Un coup de poing vigoureux ébranla la table.

— Les amateurs ? Mais je m'en fous, des amateurs ! Ce qu'il me faut, à moi, ce sont les amoureux ! Et par ce temps-là, les amoureux passent leur Dimanche dans les bois, à brouter de l'herbe et des baisers !

Comme je le regardais sans bien comprendre, il eut un petit sourire condescendant qui frisait le mépris. Et, appuyant ses coudes sur la table, il daigna abaisser jusqu'à ma modeste compréhension le développement de sa pensée.

— Vous comprenez, mon vieux, moi, dans ma salle, j'applique un principe : passer de bons films, soit ; mais surtout, cultiver la clientèle des amoureux. Vous connaissez mon installation : salle douillette, bien chauffée, fauteuils profonds, loges discrètes. Des loges discrètes mais voilà la fortune d'une salle de spectacle ! Songez donc, mon pauvre ami, au nombre de petits jeunes gens éperdus d'amour, qui ne désirent qu'une chose : échanger des baisers et des caresses, librement, pendant trois heures d'horloge !

C'est une chose qui n'est pas toujours facile : allez donc proposer à une petite que vous connaissez à peine, de l'emmener à l'hôtel : impossible, mon cher, parce que beaucoup trop brutal ! Tandis que le cinéma... ah, le cinéma ! On s'installe dans une bonne petite loge, à l'abri de tous les indiscrets, on glisse un pourboire généreux à l'ouvreuse, avec un clin d'œil significatif qui veut dire : « laissez-nous tranquille », et puis, allez-y ! Les actualités et le dessin animé vous laissent le répit nécessaire à l'installation, aux travaux d'approche, au repérage discret des positions. Durant le documentaire, on se prend la main, on échange le premier baiser, on se rapproche. Soudain, entr'acte ! Tandis que la petite, rougissante, se recoiffe, on lui achète des bonbons et on s'enhardit à lui parler d'amour, à lui ouvrir son cœur ou à faire semblant. Et puis, de nouveau, l'obscurité propice ; le grand film commence, permettant pendant une heure et demie tous les mots tendres, toutes les caresses, tous les

débordements ! Et lorsqu'on s'en va, on n'a rien fait de mal, puisqu'on a été au cinéma !

Vaguement admiratif, je regardai Monsieur Pluche.

— C'est vrai, avouai-je... mais moi, j'aime le cinéma pour lui-même !

L'« exploitant » eut un rire sonore.

— Vous avez peut-être raison ! Il y en a beaucoup comme vous !... mais il y en a d'autres aussi, qui aiment le cinéma pour l'ombre, pour la complicité des loges...

Il se fit presque confidentiel.

— Vous ne sauriez croire, mon petit, ce que l'on trouve dans les loges de cinéma !

— Quoi donc ? Des mouchoirs, des parapluies, des gants, des sacs ?

Pluche eut un haussement d'épaules nettement méprisant.

— Enfant ! Naturellement, on trouve des gants et des sacs, mais on trouve aussi autre chose !

Et comme j'avais l'air intéressé, il me glissa à l'oreille :

— On trouve du linge ! Des pantalons, surtout !

Je sursautai, ahuri. Avec un sourire complice, Pluche poursuivit :

— Oui, mon vieux des pantalons de femme ! Des roses, des blancs, des « en soie » et des « en pilou », des pantalons presque austères et des culottes transparentes de petite grue, de tout, de tout ! Et il n'y a pas que ça ! Dans des cinémas

dont les loges sont grillagées, certains de mes collègues ont trouvé des chemises, des bas, des soutiens-gorge ! Autrefois, lorsque je dirigeais une grande salle de Montmartre, mes ouvreuses m'ont un jour rapporté un caleçon d'homme ! Et je me souviens même d'avoir découvert une mignonne chaussure de femme, abandonnée sur place !... Un autre jour, deux jeunes femmes jolies et élégantes ont pris une baignoire discrète : après leur départ, on ramassa les restes : une chemise de soie mauve, la culotte assortie, et deux ceintures de satin rose !

— C'est incroyable, murmurai-je, elles se seraient donc...

— Déshabillées ! mais oui, mon vieux ! Oh, évidemment, il y a des cinémas dans lesquels on se tient bien... mais il y a partout des gens si bizarres !

Je tentai de plaisanter.

— Il faudrait presque, dans vos loges, installer l'eau courante !

— J'y ai pensé, vieux frère ! Vous voyez ça d'ici : des loges avec le confort, et tout... Quelle fortune !... mais j'aurais peut-être des ennuis avec la police...

Ayant dit, Monsieur Pluche me serra la droite, et retourna à son travail. Je le suivis des yeux, songeant que cet homme étonnant dirigerait sans doute, dans l'avenir, d'autres établissements, mais qu'on ne les nommerait plus « cinémas »...

Pierre BUISSON.





LE VRAI VISAGE DE LA LÉGION



LE GRAND JEU

ON a beaucoup parlé de la Légion étrangère. On a écrit sur ce sujet des ouvrages remarquables. On a fait aussi quelques films médiocres. Et pourtant, quel admirable terrain que celui-là, qui se prête à toutes les évolutions de pensée, qui fournit aux bâtisseurs d'images les scènes les plus ardentes, qui donne aux situations le tragique le plus âpre et le plus vrai !

Jacques Feyder, qui est décidément le Grand Metteur en scène Français, vient une fois de plus de nous confirmer son talent en nous donnant, avec **Le Grand Jeu**, le film sur la Légion que l'on attendait.

Sous le masque brûlé de chaque légionnaire, derrière la fiévreuse lumière des yeux cernés, on sait qu'un drame se cache, drame d'une vie brisée, d'un passé lourd, d'un amour mort ou volontairement enseveli. Presque toujours, une femme est dans l'ombre, qui sut par sa terrible et légère puissance, gouverner les actes du malheureux, le faire glisser vers l'abîme dont, à force du poignet, il est en train de s'évader.

Mais la légende, peu à peu, a déformé dans les esprits la véritable personnalité des gars de la Légion. On en a fait des hommes qui ont laissé là leurs souffrances, comme une dépouille, et qui s'élèvent aux côtés de leurs camarades vers l'oubli total, définitif, vers une vie nouvelle entièrement absorbée par la nostalgie du bled et le culte du drapeau.

Ce n'est pas vrai. Certes, le légionnaire trouve dans la rude vie des camps un dérivatif à son mal, certes il se lance à corps perdu dans l'héroïsme et la bagarre, il cherche la mort parfois. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'il oublie : le légionnaire n'oublie pas. Et cette vie nouvelle qu'il s'est faite n'est qu'une survivance du passé, une immense amertume enveloppée dans du soleil et du sable, un fardeau caché sous le képi de toile.

Feyder a su, à merveille, nous dépeindre cette douloureuse obsession. Son scénario, aux grandes lignes simples et puissantes, nous dit l'existence de cet homme nommé Pierre, qu'un amour violent a mené à la ruine et aux indécidables : pour celui-là, la Légion étrangère apparaît comme un moyen d'évasion, mais là, plus que jamais, il sera hanté par l'image de la perfide qui causa sa perte.

Il n'a qu'un ami, un Russe jovial et bruyant, qui cache sous cette exubérance une peine profonde. Les deux camarades possèdent en commun une chambre dans un hôtel facile. Etrange personnalité que celle de Blanche, la patronne du lieu, blême et désabusée, elle cache sous son apparence flétrie et sceptique des trésors de tendresse et de compréhension. Sa passion est de tirer les cartes : un jour, elle annonce à Pierre qu'il retrouvera la femme qu'il n'a jamais cessé d'aimer..., qu'il tuera un homme...

Et les prédictions se réalisent : le légionnaire fait la connaissance d'une chanteuse de beuglant qui ressemble étrangement à celle qu'il aime encore. Et comme cette femme, à la suite d'une blessure, souffre d'une légère amnésie, Pierre se

En haut : Pierre RICHARD-WILLM.
En bas : Un bouge fréquenté par les légionnaires.

demande si ce n'est pas « Elle » qui, déçue, abandonnée, serait venue là, poussée par un tragique destin.

Le rêve se bâtit, et l'amour renaît. Jaloux de ce trésor retrouvé, Pierre prend la femme avec lui, la fait engager comme servante dans l'hôtel de Blanche. Un faux bonheur possède à présent le légionnaire, dont l'idée fixe, presque morbide, s'obstine sur cette fille qu'il veut à tout prix assimiler à celle qui fut. Un jour, il surprend le patron de l'hôtel en train de faire à sa maîtresse une cour pressante : il le tue, et n'est sauvé que par le dévouement de Blanche. Quelque temps après, Pierre fait un héritage : son engagement à la Légion va prendre fin ; il n'a plus qu'un but : rentrer en France avec son amie, pour refaire sa vie.

C'est à ce moment, alors qu'il est sur le point de partir, que l'autre, l'ancienne, la « vraie », se présente à lui. Immédiatement, l'homme se rend compte qu'il n'aimait en la chanteuse qu'une image, et que son ancien amour est toujours le plus fort. Mais il se heurte à la dureté méprisante, au froid calcul sans âme de celle qui, jadis, causa sa ruine. Alors, enfin, il comprend. Cruel dilemme : Pierre, dans l'impossibilité de reconquérir l'amour de l'ingrate, sent qu'il ne pourra plus supporter l'autre, celle à travers laquelle il cherchait le passé. Renonçant à poursuivre sa chimère, il abandonne tout pour revenir à la Légion.

Blanche, sa grande amie, est la seule à comprendre l'intensité du drame qui s'est joué dans le cœur du jeune homme. Et ce n'est pas sans douleur qu'elle le voit partir avec la colonne, vers le bled lointain, car elle sait, l'ayant lu dans les cartes, qu'il y trouvera la mort...

Raconter cette histoire ne peut en exprimer la grandeur. Il faut voir le film pour en saisir toutes les nuances, toute l'humanité profonde, tout le lourd enseignement.

Outre l'idée magnifique qui domine, tous les détails sont vrais, cruellement et splendidement vrais. Il se dégage de tout cela une impression de force alliée au sensible, de comédie humaine dirigée par un grand souffle.

Mille anecdotes, mille tableaux, mille répliques justes collaborent à cette réussite. C'est une tranche de vie qui puise sa substance dans l'idéal et dans la matière, qui fait de la chimère une réalité.

L'interprétation hors-pair, au premier plan de laquelle nous citerons Françoise Rosay, et qui groupe sous son faisceau les noms de Marie Bell, Pierre Richard-Willm, Charles Vanel, Pitoëff, Camille Bert, André Dubosc, Pierre de Guingand, Ariani, Larquey, Line Clevers, etc., etc., apporte son unanime et sensible effort à la vérité de cette œuvre.

Et ceux de la Légion étrangère, ceux qui la connaissent, ceux aussi qui la devinent, sentiront passer sur l'écran autre chose que les images fantaisistes d'une légende : le tragique visage de l'homme qui porte, sous le soleil, le double fardeau du devoir et de son cœur déchiré...

Pierre GENEL.

En haut et en bas :
Marie BELL et Pierre RICHARD-WILLM.



BOITE AUX LETTRES

Merci chers lecteurs !

Merci pour votre confiance que nous voulons mériter, et pour vos critiques et conseils que nous suivrons volontiers. Nous répondrons, dès aujourd'hui à toutes les lettres qui nous seront adressées à :

Boîte aux lettres.

Cinéma, 9, avenue de Taillebourg, Paris (11^e)

accompagnées d'un timbre de 0 fr. 50 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger.

Nous en publierons une sélection dans chaque numéro.

Toutefois, nous verrions avec plaisir, les lecteurs répondre eux-mêmes aux questions et avis publiés.

Nous nous chargeons de remettre ces lettres à leurs destinataires et d'en publier quelques-unes.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir prendre un pseudonyme pour leurs lettres en cas de publication.

Chers lecteurs, vous pouvez être assurés que nous ferons tout ce que nous sommes en mesure de faire pour vous contenter, non seulement dans les réponses que nous vous enverrons mais aussi dans les services que vous nous demanderez.

BOITE AUX LETTRES

JEANNE V... LILLE. — Pourriez-vous me dire quelles sont les fleurs préférées d'Henry Garat ? Voudriez-vous m'indiquer la date de son anniversaire, et croyez-vous qu'il remarquerait parmi les autres superbes fleurs qu'il doit certainement recevoir, un petit bouquet que je voudrais lui envoyer ?

G... RUE L... PARIS. — J'ai vu l'autre jour jouer la **Reine Christine** avec Greta Garbo ! Quelle belle actrice ! Ce film m'a beaucoup impressionné et je dois vous dire qu'entre toutes les vedettes internationales, c'est la grande Greta, qui, à mon avis, a le plus de personnalité. Est-ce vrai qu'elle fut l'amie de Kreuger et que le suicide de celui-ci, l'a ému au point que, depuis lors, elle mène une vie quasi-dominicaine ? Comment cela se fait-il que nous n'ayons jamais eu en France une vedette qui atteigne à la célébrité d'une Greta Garbo ou d'une Marlène Dietrich ? Nous avons certainement dans notre pays de grands talents qu'il faudrait simplement se donner la peine de chercher ! Je crois qu'une vedette française célèbre dans le monde entier serait beaucoup plus intéressante au point de vue propagande qu'un grand diplomate !

LUDOVIC H... PARIS. — Nous avons lu, mes amis et moi, le premier numéro de **Cinéma** avec beaucoup d'intérêt ; et je dois vous dire que l'utilité d'une telle publication se faisait sentir. Ceci dit, je suis sûr que vous ne nous en voudrez pas de formuler une petite critique. Nous ne sommes pas chauvinistes et nous trouvons que chaque art est, et doit rester international. Mais nous trouvons tout de même qu'un organe français « L'Esprit de Paris » aurait dû mettre au moins sur

une des pages de la couverture, une vedette française. Dans l'espoir que vous suivrez une prochaine fois notre désir, nous vous promettons en échange, la fidélité envers **Cinéma**.

FERNANDE P... BORDEAUX. — Je serais si heureuse si vous pouviez me procurer une photo signée par Jean Murat que j'adore tellement ! Ne trouvez-vous pas qu'il est l'acteur français possédant le plus de sex-appeal ? Quel âge a Mosjoukine ? Est-ce vrai que Maurice Chevalier a un petit lion dans son appartement ?

HENRIETTE B... PARIS. — Il y a quelques jours, j'ai vu dans un cinéma de quartier le film **Trois pour cent** avec Signoret. Comme toute la salle (et cela veut beaucoup dire dans le quartier) j'ai été bouleversée par le talent de ce grand artiste. Comment se fait-il qu'on ne le voit pas plus souvent ? Qu'est devenu Asta Nielsen ?

RAYMONDE F... BAYONNE. — Bravo, monsieur Reynaud ! Vous avez raison d'avoir un amour-propre national ! Vous trouverez des jolies filles, et surtout n'oubliez pas la Province, et en Province, n'oubliez pas Bayonne ! Ne vous laissez pas effrayer par l'ombre de Stavisky et venez vite faire un tour par ici. Je suis sûre que vous ne le regretterez pas ! Mes amies et moi répondons déjà à tous les sourires des vieux Messieurs dans la rue que nous dédaignons autrefois. Mais peut-être n'êtes-vous pas un vieux Monsieur ; vite un signalement plus complet pour les petites Provinciales.

VAN BLOEM... AMSTERDAM. — J'ai l'intention de passer quelques jours à Paris au mois de Juin. J'ai entendu dire par des amis qu'il existait chez vous des clubs où l'on discutait contradictoirement des films et sur toutes les questions concernant le cinéma. Je vous serais très obligé de bien vouloir m'indiquer les clubs les plus intéressants et quels sont les jours où les séances ont lieu.

JOLANDE P... TOULOUSE. — J'ai 17 ans et toutes mes amies me disent que je suis belle fille. J'ai toujours entendu dire que si des femmes disent cela, alors c'est vrai. Mon camarade Pierre qui est photographe me dit que je suis photogénique et que je devrais vous envoyer ma photo pour que vous puissiez m'aider à devenir une star ? Si oui, que dois-je faire ? Mon papa (un grand épicier très connu dans le quartier) s'y opposera. Son idéal serait que j'épouse un jeune homme qui prendrait sa succession. Je ne voudrais pas lui faire de la peine, ma mère est morte depuis trois ans et il se sent si seul !!! Mais je sens que je dois suivre ma vocation et vivre ma vie ! Je dois vous dire que j'ai déjà joué la comédie avec un immense succès le 14 Juillet dernier à la mairie. Tous les matins, je m'exerce à pleurer, à rire, à être effrayée devant la glace. Ne croyez pas surtout que je sois prétentieuse, mais je suis surprise moi-même de mon talent. S'il vous plaît répondez-moi vite, vite poste restante ! Je ne sais pas pourquoi mais j'ai tant confiance en vous !

Réponses au prochain numéro.

Marcelle CHANTAL

Il n'est pas facile d'arriver à joindre la grande vedette, mais son joli sourire et son aimable accueil compensent le temps perdu.

— Si j'aime les déshabillés ? Mais naturellement, c'est la plus agréable toilette à porter chez soi. La plus élégante aussi.

— Aimez-vous les pyjamas ?

— Oh ! pas du tout ! c'est antiféminin et mal-séyant au possible ! Je n'en mets jamais. Je ne puis les admettre que pour le sport, sur un yacht par exemple, où ils sont commodes.

— Alors ce sont les déshabillés genre flou que vous préférez ?

— Oui. Longs, enveloppants, drapés, à traîne... en beaux tissus... Tenez, le crêpe-satin réversible, avec ses effets de mat et de brillant, est une étoffe idéale.

— Les velours...

— Non ! surtout pas ! Les tissus épais engoncent et abiment la ligne.

— Suggestifs ?

— Si vous voulez, mais sans rien montrer. Un corps de femme perd trop en se révélant. Il doit être soupçonné seulement, moulé par la draperie, mais jamais dénudé. J'aime les manches longues, amples et lourdes, resserrées aux poignets.

— Très décolletés ?

— Selon ma fantaisie du moment. J'en ai de décolletés devant, d'autres montant devant et largement échancrés dans le dos ; la mode est éclectique et je choisis selon mon caprice du moment.

— Aimez-vous les garnitures ?

— Pas du tout. Ni plumes ni fanfreluches... la ligne seulement ; le beau retombé des tissus.

— Avez-vous une couleur favorite ?

— J'en ai surtout deux que j'évite, ce sont le



Marcelle CHANTAL dans un charmant déshabillé de soie.

blanc et le rose. Je crois cependant que c'est le vert que je préfère, un doux vert d'eau...

— Comme vos yeux ?

— Si vous voulez ! Tenez, dans mon nouveau film **Amok** je parais dans un déshabillé ravissant ! C'est la meilleure réponse à votre petite interview !

Gisèle de BIEZVILLE.

Chronique des Disques

Les vedettes de cinéma continuent à produire avec succès leurs chansons de films au phono. Certains enregistrements phonographiques précèdent même la sortie des films, comme on vient de le voir pour **Bouboule 1^{er} Roi Nègre**. L'excellent Milton a enregistré chez Columbia les deux chansons d'André Barde et Chantelauze, musique d'Oberfeld, qu'il chante dans son nouveau film : « Ça n'fait rien si on rigole » et « Oh ! Oh ! Oh ! » Un bon disque gai.

Chez Gramophone voici l'exquise Germaine Sablon dans plusieurs disques de films à succès : **Toboggan**, musique de Philippe Parès, **Cantique d'Amour**, musique de Fr. Hollaender, **Berlingot**, musique de J. Dallin, **La Dernière Nuit**, musique de Jekyll. Germaine Sablon détaille avec esprit et simplicité ces mélodies diversement musicales.

La jolie valse de **Judex 34** « Aimons l'Amour » dont la musique est de François Gaillard a été également enregistrée

chez Columbia par Toussaint et l'orchestre de Fred Ardison.

Le célèbre orchestre de Paul Whiteman enregistre le savoureux fox-trot « Shanghai Lil » que l'on apprécie dans l'admirable film **Prologues**. Du même film citons deux autres fox-trots « By a Waterfall » et « Honeymoon Hotel » très élégamment enregistrés par Léo Reisman et son orchestre.

Polydor qui a le bonheur d'avoir l'exclusivité des enregistrements de Florelle nous donne deux valse de **Liliom**, le grand film de Fritz Lang « Viens gosse de gosses » et « Sur le bitume ». Florelle les détaille avec l'art supérieur qu'on lui connaît.

Jeanne Boitel nous donne la primeur de deux jolies chansons « Romance d'Anne » de **Casanova** et « La chanson du grillon » du film **Le Grillon du Foyer**, réalisé par Boudrioz d'après l'œuvre de Dickens.

Enfin le joyeux Sergelys divertira les amateurs de pick-up avec deux chansons des **Trois de la marine** « L'Amour est une étoile » et « Depuis j'ai peur de tout ».

Madeleine ORTA.

CINÉMA

L'esprit de Paris sur les films du Monde



Prix : 4 fr.

BRIGITTE HELM, vedette de la U.F.A.
Photo U.F.A.

L'Imprimeur-Gérant : Henri FRANÇOIS
9, avenue de Taillebourg, Paris (XI^e)